

# Poulain, R.P. Aug. "Grace dOrasion"

4° « Déjà l'âme, prenant son essor, s'élève peu à peu au-dessus de sa misère, et déjà Dieu lui donne *quelque connaissance du bonheur de la gloire* » (*ibid.*). — On ne voit pas quel sens pourrait avoir cette dernière phrase, s'il ne s'agissait pas d'une possession réelle de Dieu et dès lors d'une présence sentie.

5° « Dès que je commençai à avoir un peu d'oraison surnaturelle, j'entends de quiétude, je tâchai d'écarter de ma pensée tout objet corporel... Il me semblait *sentir la présence de Dieu, ce qui était vrai*, et je tâchais de me tenir recueillie en lui » (*Vie*, ch. xxii) (1).

6° « C'est une paix profonde, un parfait repos de toutes ses facultés où entre l'âme, disons mieux, où le Seigneur (2) la fait entrer, ainsi qu'il en usa à l'égard du juste Siméon. *L'âme comprend*, mais autrement qu'elle ne pourrait le faire par *l'entremise des sens extérieurs*, qu'elle est déjà près de son Dieu, et que, pour peu qu'elle s'en approchât davantage, elle deviendrait, par l'union, une même chose avec lui... De même que l'enfant lui-même fit connaître à saint Siméon qui il était, de même Dieu se révèle à l'âme et elle le reconnaît, quoique ce soit moins clairement... Elle voit qu'elle est dans le royaume, ou du moins *près* du divin Roi qui doit le lui donner... L'entendement et la mémoire conservent assez de liberté pour penser à Celui qui leur donne un si intime accès *auprès* de lui... Ceux qui sont dans cette oraison..., se trouvant *si près* de Dieu, comprennent qu'au moindre signe, ils l'entendront et seront entendus de lui. Ils sont *dans le palais, près* de leur Roi, et ils voient qu'il commence à les mettre en possession de son royaume » (*Chemin*, ch. xxxiii).

7° « Cette amitié [de l'époux divin] répand une suavité si grande dans l'intérieur de l'âme qu'elle lui fait *vivement sentir* que le Seigneur est *bien voisin* d'elle. *Cette suavité diffère de la dévotion*... Je la nomme oraison de quiétude ou de repos, à cause du calme où elle met toutes les puissances de l'âme, et qui est tel qu'il lui semble qu'elle *possède Dieu* autant qu'elle le peut souhaiter... Elle ne voit point cet adorable maître qui l'instruit; elle *sait seulement avec certitude qu'il est avec elle* » (*Fragment sur le Cantique des Cantiques*, ch. iv).

8° *Seconde Lettre au P. Rodrigue Alvarez*. La sainte y expose cette théorie, chère à plusieurs de ses prédécesseurs, que tous les états mystiques sont fondés sur l'existence des *sens spirituels*; ce mot indiquant la faculté de percevoir *expérimentalement* un être spirituel. Voir le chapitre suivant, 14, 2°.

9° « Dans l'oraison de quiétude, l'âme ressemble à un petit enfant à la mamelle, et à qui sa mère donne le sein, se plaisant à distiller le lait dans sa bouche... L'âme connaît, parce qu'ainsi le veut le Seigneur, qu'elle est avec

(1) Dans la *Vie*, ch. xxvii, il y a un passage que je n'insère pas ici, quoique, de prime abord, il semble favorable à la thèse. Il y est question de « l'oraison d'union et de quiétude ». En réalité la sainte parle probablement de ce qui arrive non pas pendant ces états, mais dans les intervalles qui les séparent. C'est une dévotion plus vive, manifestant *indirectement* la présence de Dieu : « L'âme comprend qu'on l'écoute, à cause des effets *intérieurs* de grâce qu'elle ressent, par un ardent amour, une foi vive, de fermes résolutions et une grande tendresse spirituelle... *Les effets seuls* indiquent la présence de Dieu ».

(2) Pour bien comprendre certains passages de S<sup>te</sup> Thérèse, il faut savoir qu'en traduisant *Nuestro Señor* par *Notre-Seigneur*, on ne rend pas la nuance exacte de l'expression espagnole. Quand le contexte ne modifie pas le sens de ces expressions, la première, l'espagnole, désigne Dieu lui-même, aussi bien que *el Señor*, tandis que la seconde, la française, indique l'humanité de Jésus-Christ. Le P. Bouix ne tient pas compte de cette différence dans ses traductions.

tui... Elle est plongée dans un heureux et entier oubli d'elle-même, par cette confiance... que Celui *auprès* de qui elle se trouve maintenant avec tant de bonheur, veille sur elle » (*Chemin*, ch. xxxiii).

10° « L'âme goûte des joies ineffables de se voir si *près* de Dieu » (*Château*, 4, ch. iii).

11° A propos de la conduite à tenir lorsqu'on est privé passagèrement de l'union mystique :

« Quand le feu dont la volonté brûle ordinairement n'est pas allumé et qu'on ne sent pas Dieu présent, on doit faire tout ce qui dépend de soi pour le chercher, à l'exemple de l'Épouse dans les Cantiques; il faut, comme S<sup>t</sup> Augustin dans ses *Confessions*, demander aux créatures celui qui les a faites. Ne restons donc pas là comme des sottes et ne perdons pas le temps à attendre cette contemplation parfaite à laquelle il a daigné nous élever une fois; car dans les commencements il pourra se faire qu'il s'écoule une année ou même plusieurs, sans qu'il nous accorde de nouveau cette faveur » (*Château*, 6, ch. vii).

12° Parlant d'un état qui reste éloigné de l'extase, mais qui survient dans la sixième demeure, au milieu des occupations, « lorsque l'âme s'y attend le moins et que même elle ne pense pas à Dieu » :

« L'âme comprend que son époux est *présent*, mais qu'il ne veut pas se manifester de manière à la laisser jouir de lui. Elle s'en plaint avec des paroles toutes d'amour » (*Château*, 6, ch. ii).

23. — Le P. Balthasar Alvarez, parlant de la quiétude :

« Quand Dieu appelle à cette oraison, sa volonté comme son bon plaisir est que l'âme s'exerce, durant ce temps, non à désirer ni à attendre des révélations, mais à reconnaître sa divine présence et à produire devant lui des affections » (*Vie*, ch. xli, seconde difficulté).

24. — S<sup>t</sup> François de Sales :

« L'âme, en ce doux repos, jouit du délicat sentiment de la *présence* divine » (*Tr. de l'am. de Dieu*, I, VI, ch. viii).

« L'âme qui est en quiétude devant Dieu suce insensiblement la douceur de cette *présence*, sans discourir... Elle voit d'une si douce vue son Époux *présent* que les discours lui seraient inutiles... L'âme n'a aucun besoin, en ce repos, de la *mémoire*, car elle a *présent* son Amant. Elle n'a pas non plus besoin de l'*imagination*, car qu'est-il besoin de se représenter en image, soit extérieure, soit intérieure, celui de la *présence* de qui on jouit?... Ô Dieu éternel, quand, par votre douce *présence*, vous jetez les odorants parfums dans nos cœurs,... la volonté, comme l'odorat spirituel, demeure doucement engagée à *sentir*, sans s'en apercevoir, le bien incomparable d'avoir son Dieu *présent* » (*ibid.*, ch. ix).

25. — Le V<sup>bi</sup> Louis du Pont (*Vie du P. Balthasar Alvarez*). Le P. du Pont passe en revue les différents degrés d'oraison mystique et n'y voit que le développement d'une même grâce désignée par différents noms. Il ajoute :

« Ce mode d'oraison est appelé spécialement *oraison de la présence de Dieu*, parce qu'alors l'âme, éclairée par la lumière divine, voit, sans aucun raisonnement, Dieu tellement *présent* auprès d'elle ou au dedans d'elle-même, qu'il lui semble *sentir* Celui auquel elle parle et devant lequel elle se tient. C'est ainsi

que St Paul dit de Moïse : Il traitait avec l'Invisible comme s'il l'eût vu » (ch. xiv).

**25 bis.** — Alvarez de Paz :

1° Sur la quiétude : « L'âme se voit *prés* de Dieu; elle se voit aimée et estimée, objet d'une providence spéciale comme une fille très chère... Dans ce degré, la connaissance de Dieu *présent* et s'occupant de l'âme ne peut s'appeler qu'ombre au lieu de lumière, si on la compare à la grande clarté des degrés suivants... L'âme comprend comme expérimentalement ce qu'elle ne savait auparavant que par la foi, à savoir qu'elle est vue par Dieu, aimée tendrement par lui; *tout près* de celui qui est prompt à lui faire du bien, et à l'exaucer. Aussi elle se réjouit et se repose, comme l'enfant qui, après avoir pleuré, est admis dans les bras de sa mère et peut sucer son lait » (*De inquis. pacis*, l. V, pars III, c. iv).

2° Donnons dès maintenant ce texte sur l'union pleine : « C'est un don très précieux par lequel Dieu se manifeste dans le fond et l'intime de l'âme, avec une lumière *très vive*; il se montre *présent*, regardant cette âme et l'aimant tendrement... L'esprit le connaît tantôt comme un certain tout dans lequel est tout bien, tantôt comme ayant une ou plusieurs perfections particulières » (*ibid.*, c. v).

**26.** — St Alphonse Rodriguez, parlant de lui-même : « Cette personne a coutume de s'exercer à la présence de Dieu de trois manières. La première est par voie de mémoire... La seconde est par voie d'entendement. L'âme connaît *sans aucun discours* (parce qu'elle a franchi ce degré) comment Dieu est en elle. Par cette connaissance, elle en vient à *sentir la présence* de Dieu en elle, Dieu lui faisant la grâce de se communiquer à elle de cette manière. Ce *sentiment de la présence* de Dieu n'est pas obtenu par voie d'imagination; mais c'est en elle une certitude reçue d'en haut; c'est une certitude *spirituelle et expérimentale*, que Dieu est en l'âme et en tout lieu. Cette présence de Dieu se nomme *présence intellectuelle*. D'ordinaire elle dure longtemps; plus on avance dans le service de Dieu, plus cette présence est *sentie et continue*, Dieu se communiquant chaque jour davantage à l'âme, si elle s'y dispose par une généreuse mortification... Cette personne a expérimenté bien souvent que, sans aucune recherche de sa part, sans même qu'elle y pensât, ce souverain Seigneur s'est placé sensiblement devant elle, comme un homme se placerait subitement devant un autre, sans que celui-ci y prît garde, etc. » (*Vie de St Alphonse d'après ses mémoires*, n° 40. — Cité aussi par le P. Nouet, *Conduite de l'homme d'oraison*, l. IV, ch. vi).

**27.** — Le R. P. Lallemand :

« Quand Dieu vient à entrer dans une âme et à *s'y montrer ouvertement par le don de sa sainte présence*, qui est le commencement de ses dons surnaturels, l'âme se trouve si charmée de ce nouvel état, qu'il lui semble qu'elle n'avait jamais connu ni aimé Dieu » (*Doctr Spir.*, 7° principe, art. II, § 1).

**28.** — Le P. Nouet (*La conduite de l'homme d'oraison*) :

Après avoir parlé de la présence *active* de Dieu, qui dépend, « en quelque façon, de l'industrie et de la volonté de l'homme », il ajoute qu'il y a « une présence de Dieu passive, mais passagère, et une présence de Dieu passive habituelle et par état. Quant à la *présence* passagère, lorsque l'âme en est gra-

tifiée, ce n'est point par son choix, ni par son travail, mais par une lumière surnaturelle qui lui est infuse quand elle y pense le moins. Quelquefois entrant en l'oraison ou dans quelque autre exercice, avec sécheresse et dégoût, après avoir souffert cette peine, elle s'aperçoit tout à coup que l'époux est *présent*, et cette présence, dont elle a grande certitude, lui cause un amoureux et respectueux tremblement... Souvent cette vue la tient dans une amoureuse admiration, et souvent aussi ses puissances demeurent prises comme d'un doux sommeil, dans lequel elle goûte des délices incroyables... On voit par là combien cette visite de l'époux est souhaitable, quand elle ne durerait qu'un quart d'heure; mais quand elle est stable et par manière d'habitude, elle est beaucoup plus précieuse... Cette présence [passagère ou non] s'exerce en *s'apercevant*, en *sentant*, et connaissant avec certitude que *Dieu est dans l'âme* et que l'âme est dans Dieu » (l. IV, ch. vi).

**29.** — Scaramelli (*Direct. myst.*, traité 3) :

« L'oraison infuse de *repos* n'est autre chose qu'un certain calme, un repos et une suavité intérieure, qui naît du plus intime et du profond de l'âme, et quelquefois déborde sur les sens et sur les puissances corporelles, et qui provient de ce que l'âme est *placée près de Dieu et sent sa présence*. Le lecteur ne doit pas s'imaginer que ce degré d'oraison provient de quelque acte de *simple foi* produit par les secours de la grâce ordinaire, et en vertu duquel l'âme *croit* que Dieu est présent : parce que cet acte, ainsi qu'il est manifeste et qu'on le prouve par l'expérience, ne saurait produire les grands effets de repos, de suavité et de paix, que nous avons indiqués. Cela provient du don de sagesse, qui place l'âme près de Dieu, en le lui *rendant présent* par sa lumière, et fait que non seulement elle *croit* à sa présence, mais même qu'elle *sent avec une sensation spirituelle* très douce » (n° 26).

« De cette *perception de Dieu présent* naît un grand calme, une grande paix, une jouissance pleine de suavité, qui s'élève du plus intime de l'âme, c'est-à-dire du lieu où Dieu *fait sentir à l'âme sa douce présence* » (n° 28).

« Pour reconnaître si quelqu'un a cette oraison, on observera si l'âme connaît Dieu *présent*, par une certaine *connaissance expérimentale*, qui lui fasse *sentir et savourer sa présence*, et si, sans aucune fatigue, elle sent le calme, le repos et la paix intérieure, du moins dans les facultés spirituelles. S'il en est ainsi, l'âme est déjà élevée par Dieu à ce degré d'oraison » (n° 32).

**30.** — Le R. P. Rousseau (Dominicain du XVIII<sup>e</sup> siècle), parlant du premier degré de la contemplation infuse :

« La manière de faire oraison dans ce degré et dans les autres suivants, c'est de se trouver dans *une certaine présence* de Dieu très simple, et très élevée au-dessus *d'une autre présence* de Dieu, où les commençants se trouvent quelquefois » (lettre XX).

**31.** — Le R. P. de Clorivière, décrivant l'oraison de quiétude :

1° « Lorsque l'âme vient se présenter à l'oraison, quand même elle y viendrait dans le dessein de s'occuper de quelque sujet particulier, elle s'y trouve aussitôt, sans qu'elle sache comment, *recueillie* au dedans d'elle-même, avec un *doux sentiment de la présence* de Notre-Seigneur. Ce sentiment, il est vrai, n'a rien de bien distinct; mais la *paix* et la *douceur* qui l'accompagnent persuadent à l'âme que celui qu'elle aime *est proche*, qu'il vient *lui-même* lui

donner des témoignages de son amour, et qu'elle ne doit alors songer qu'à jouir du bonheur qui lui est présenté. » L'âme est alors « un enfant à demi endormi sur les genoux de sa mère qui, collé contre son sein, sans presque aucun mouvement de ses lèvres..., reçoit le lait qui coule doucement dans sa bouche et devient son aliment. S<sup>te</sup> Thérèse et S<sup>t</sup> François de Sales se servent de cette comparaison... Telle est la disposition de l'âme dans l'oraison de quiétude, sentant, quoique d'une manière confuse, que l'Époux céleste daigne, en quelque manière, la prendre entre ses bras. Elle ose aspirer à une union plus intime encore, ou plutôt c'est l'Époux lui-même qui suggère à son cœur ce désir... Elle ne fait alors, elle ne peut rien faire que jouir du bien qu'elle possède » (*Considérations, etc.*, part. II, ch. xxxiii).

2° Toutefois « les puissances de l'âme ne sont pas toujours dans le même degré d'assoupissement. Quelquefois la mémoire reste libre avec l'imagination... La volonté seule jouit de la douceur de la présence de l'Époux. Encore arrive-t-il assez souvent qu'elle le fait d'une manière peu perceptible. Le Seigneur ne fait alors sentir sa présence que dans la pointe ou sommet de la volonté, dans ce qu'il y a de plus spirituel dans cette puissance. Son opération se fait dans le plus intime de l'âme, qui n'en a qu'une faible connaissance; mais cette connaissance, toute faible qu'elle est, suffit, lorsque l'âme est fidèle et courageuse, pour la retenir dans le calme... Il arrive souvent que le Seigneur, touché des désirs secrets de l'âme et de la patience avec laquelle elle l'attend, viendra lui-même la consoler et la fera entrer dans un repos plus profond, par un nouveau sentiment de sa présence, sentiment qui, s'élevant du fond de l'âme comme du sanctuaire dans lequel il réside, se répandra dans toutes les puissances, et passera quelquefois jusque dans les sens extérieurs. Que s'il plaît au Seigneur de se tenir toujours caché, il donnera à l'âme la force de soutenir cet état pénible et lui en fera tirer les plus grands avantages. Cette épreuve, loin d'abattre l'âme, ne fera qu'augmenter le désir qu'elle a de s'unir à lui; elle confessera sa faiblesse, et le conjurera de venir au secours de son impuissance, et de « la tirer après lui, afin qu'elle coure à l'odeur de ses parfums (*Cant.*, I, 3) » (*ibid.*, ch. xxxiv).

3° On possède un certain nombre de documents où le R. P. de Clorivière décrit son oraison, à partir de l'âge de trente ans. On y voit que la quiétude dont il a parlé ci-dessus était son état ordinaire. « Dès qu'il se met à prier, il se trouve recueilli et pénétré du sentiment intime de la présence de Dieu ». Cette oraison « lui paraît venir d'en haut et être bien au-dessus de ses efforts » (*Histoire du R. P. de Clorivière*, par le R. P. Jacques Terrien, 1891, I, I, ch. v, et I, II, ch. iv).

32. — M. Ribet :

« L'oraison de quiétude est donc un sentiment de la présence de Dieu qui naît au plus intime de l'âme et dans lequel la volonté se repose et se délecte » (t. I, ch. xii, n° 4).

« Aux premières étapes de l'oraison surnaturelle... Dieu ne révèle encore que sa présence » (*ibid.*, ch. ix, n° 4). Parlant du degré le plus bas de la contemplation infuse : « Quand Dieu veut élever une âme aux communications mystiques, il l'abstrait des choses extérieures, la retourne, pour ainsi parler, tout entière au dedans, et l'attire par un sentiment délicieux de sa présence au

plus profond d'elle-même... Selon S<sup>te</sup> Thérèse, cette concentration surnaturelle de l'âme semble lui donner des sens nouveaux, pour *constater et savourer la présence* de Dieu, comme elle en a d'extérieurs pour *se mettre en rapport avec les choses matérielles* (*ibid.*, ch. xi, n° 1). — La même idée est répétée en maint endroit.

**33.** — La Mère Thérèse Couderc, fondatrice de la Congrégation de N.-D. du Cénacle :

« Plus on est uni à Dieu, plus on désire cette union... Mais qu'est-ce que ce goût de Dieu? Il est plus malaisé de le décrire que de l'expérimenter quand la grâce le donne. On peut dire cependant que c'est un doux *sentiment de la présence de Dieu* et de son amour, qui fait éprouver à l'âme un grand bonheur, et la recueille toute en lui, au point qu'elle a de la peine à s'en distraire... J'ai souvent besoin de me faire violence en récréation pour ne rien laisser paraître... Tout autre plaisir que celui de *goûter Dieu* me devient insipide » (*Histoire de la Congrégation* par le P. Longhaye, p. 178).

**34.** — Le R. P. Dublanchy :

« Sans définir ici la contemplation extraordinaire, qui appartient à la mystique, nous signalerons les deux notes caractéristiques qui la distinguent de la contemplation ou oraison commune : 1° une perception tout intime... d'une *présence très spéciale* de Dieu... ; 2° une suspension, complète ou seulement partielle (1), des actes de l'intelligence, de la mémoire, de l'imagination, et des sens extérieurs, qui pourraient empêcher la volonté de jouir dans une paix parfaite, de cette ineffable *présence* divine.

« Toute oraison ou contemplation qui n'est point accompagnée de ces deux notes caractéristiques, *quelle que soit sa perfection*, et quels que soient ses effets, ne dépasse point l'oraison ordinaire ou acquise » (*Dictionnaire de théologie de Vacant*, au mot *Ascétique*, col. 2041).

Dans le même dictionnaire, M. le chanoine Lejeune admet notre thèse au mot *contemplation*.

M. l'abbé Gombault parle de même dans un article de mystique publié dans *La Science Catholique* (1<sup>er</sup> décembre 1907). Voici sa conclusion : « Cette connaissance *expérimentale* de la *présence* divine dans l'oraison mystique est si clairement affirmée par tous les contemplatifs, qu'il est inutile de la démontrer par les textes » (p. 35).

Voir encore diverses citations au chapitre suivant.

Pour les états inférieurs à l'extase, je me sers surtout des textes de S<sup>te</sup> Thérèse et de ses successeurs. J'en explique le motif au chapitre xxx, 2 et 2 bis, en donnant un aperçu sur l'histoire de la mystique.

**§ 2.** — Textes où l'on parle des états mystiques dans leur ensemble, sans distinguer leurs degrés. Ils s'appliquent donc implicitement à la quiétude.

**34 bis.** — Tauler :

« Après que l'homme s'est entièrement délivré de tout attachement aux

(1) Par suspension partielle, il faut entendre ici celle qui n'empêche qu'en partie les distractions.

choses du dedans et du dehors, et qu'il a appris à ne plus tirer confiance que de son néant, rien alors ne l'empêche de se porter vers ce bien pur et très simple, qui est le Dieu très bon et très puissant. Dans cette union... l'homme n'atteint point Dieu par des images ou des méditations, ni par un travail supérieur de l'esprit, ni comme un goût ou une lumière. Mais c'est vraiment lui-même qu'il reçoit dans son intérieur; et d'une manière qui surpasse de beaucoup toute saveur, toute lumière des êtres créés, toute raison, toute mesure, toute intelligence » (*Institutions*, ch. xxvi).

**34 ter.** — Walter Hilton. Il parle de l'union avec Jésus. Mais le contexte indique qu'il s'agit de la Divinité :

« L'âme voit que son amour à elle n'est rien; elle désire son amour à lui; celui-là seul peut la satisfaire. C'est pourquoi elle désire et demande que l'amour de Dieu la touche de sa lumière bienheureuse, que, par sa présence gracieuse, elle puisse le voir quelque peu; car alors elle l'aimerait. C'est ainsi que vient le don de Dieu, qui est Dieu... Il y a une grâce spéciale, le toucher spirituel de la gracieuse présence, qui est le caractère particulier de son amour parfait. Car dans les amants imparfaits, l'amour opère comme de loin; mais dans les amants parfaits l'amour opère tout près... Toute âme raisonnable devrait désirer de tout son pouvoir approcher de Jésus et lui être unie par le sentiment de sa présence gracieuse et invisible. Comment cette présence est-elle sentie? Il est plus facile de l'expérimenter que de l'expliquer par écrit... Je crois que rien ne peut remplir de joie l'âme de l'amant de Jésus excepté sa gracieuse présence; telle qu'il la manifeste à une âme pure... L'âme croit qu'elle touche Jésus et par la vertu de cette touche inexprimable, elle devient parfaite et stable » (I. II, part. III, ch. iv, v, xi, xiv).

**35.** — Gerson (*Sur le Magnificat*) :

Il explique la *sapientia christianorum* dont parle Denis le mystique : « Il reste une difficulté, et c'est la seule. Il faut expliquer comment on expérimente l'union [avec Dieu]. Nous pouvons dire que cette union expérimentale est une perception simple et actuelle de Dieu, provenant de la grâce sanctifiante, laquelle commence ici-bas et se perfectionne au ciel par la grâce consommée. C'est donc un avant-goût de la gloire et un gage de la félicité éternelle... On arrive ainsi à une définition exacte, condensée, de la *théologie mystique*, en disant : C'est une *perception expérimentale de Dieu* » (Tr. 7, ch. II).

Voir au chapitre suivant (n° 45), une autre définition analogue du même auteur.

**36.** — Le V<sup>bi</sup> Jean de Saint-Samson :

« La *théologie mystique*, prise en son essence, n'est pas autre chose que Dieu ineffablement perçu » (*Maximes*, édit. du P. Sernin, ch. XXI).

**37.** — Philippe de la Sainte-Trinité, décrivant l'union mystique en général qu'il appelle le commencement de la béatitude céleste :

1° « Les hommes parfaits trouvent ici-bas ce commencement dans l'union intime avec Dieu, qui leur donne à la fois une connaissance expérimentale de sa présence et un amour qui en jouit » (*Summa...*, pars III, tr. 1, disc. 1, art. 5).

2° « L'union actuelle fruitive (1) est l'effet ou l'acte de la charité, non pas de

(1) Un très grand nombre d'auteurs donnent à l'union mystique le nom d'union fruitive. Par là ils veulent indiquer qu'on jouit de Dieu et de sa présence, et ils veulent marquer que ce n'est pas seulement une union de volonté et d'amour.

celle qui tend vers Dieu *absent*, mais de celle qui adhère à Dieu présent; le premier acte ne serait que du désir; le second est un rassasiement, une fruition » (pars III, tr. 1, art. 4).

38. — Deux visions de la V<sup>b</sup>e Marine d'Escobar :

1<sup>o</sup> Vision de l'échelle divine : « Un jour, je vis une échelle qui partait de la poitrine de Jésus-Christ, présent au ciel, et qui descendait jusqu'à terre. En haut, elle était très étroite, et, en bas, très large. Je tâchais de détourner mon attention, craignant d'être trompée par mon imagination; mais, plus je faisais d'efforts, plus Dieu insistait pour m'obliger à voir. Cette échelle semblait d'un or très pur; ses barreaux étaient resplendissants; et je compris qu'elle *représentait le ciel*. Une multitude d'anges montait et descendait par ces degrés, et d'autres l'environnaient. Tous les degrés étaient couverts par les âmes des bienheureux; partout, en bas, au milieu et en haut. Toutes jouissaient de Dieu suivant leurs mérites... *Près du degré inférieur*, je vis aussi des âmes, en bon nombre, qui vivent encore sur la terre, et qui, par la contemplation, jouissent de ces biens éternels, dans la mesure possible ici-bas. Il y avait plus de femmes que d'hommes » (t. I, l. III, ch. xi, § 5, année 1622).

2<sup>o</sup> Vision du banquet : « Soudain je fus conduite à la Jérusalem céleste, où je vis des tables dressées par les saints anges, avec une rapidité et une adresse admirables. Elles étaient élégantes et brillantes au delà de tout ce qu'on peut imaginer. Les élus y prirent place. Je vis d'une manière spirituelle et mystérieuse que la nourriture offerte dans ce festin était *Dieu lui-même*. Un nombre comme infini d'anges et d'âmes bienheureuses y puisait la force et la joie. J'observai en outre des milliers de détails qui me transportaient d'admiration.

« En particulier, j'aperçus, courant sous les tables, de tout petits animaux, comme des petits chiens, jolis et gracieux au possible. Ils portaient tous le nom de leur maître; de même qu'un chien mignon (1), cher à une reine, porte écrit sur son collier qu'il appartient à cette princesse. Ces gentils petits chiens recueillaient avidement et avec grande délectation les miettes qui tombaient de la table sacrée. Je compris très nettement que c'était *Dieu lui-même*, qui, d'une façon, tombait ainsi en forme de miettes pour nourrir et réjouir ces jolis petits animaux.

« La fête terminée, un ange se précipita pour chasser ces petits chiens. Mais la divine Majesté lui dit : « Arrête-toi, mon ange, ne les force pas à partir; je veux qu'ils sortent contents. » L'ange obéit volontiers et orna chaque animal d'un collier et d'une couronne, qui augmentèrent sa beauté. Alors vinrent des troupes d'anges, qui prirent chacun leur chien dans leurs bras; tout joyeux, ils les couvrirent de caresses et les rapportèrent sur la terre.

« Je regardais ce spectacle avec un mélange de joie et de surprise. Évidemment Dieu ne s'était pas donné en nourriture à de vrais animaux. Mais je me demandais si c'étaient des âmes réelles, ou une scène symbolique. Alors Dieu, dans sa bonté, me fit comprendre que, par là, il avait voulu me montrer les âmes contemplatives d'ici-bas, qui mettent tous leurs soins à lui plaire, et qu'il soutient par une nourriture céleste. Elles n'éprouvent qu'une faim : connaître la divine Majesté; elles n'ont que du dégoût pour tous les biens et satisfactions

(1) Dans le texte espagnol : *nervillo de falda*, chien de manchon.



terrestres. Le Dieu très miséricordieux, qui se laisse trouver par quiconque le cherche avec tant de persévérance, leur accorde en cette vie quelques miettes de consolations et délices dont les bienheureux jouissent avec abondance dans la patrie. Ces âmes d'oraison montent ainsi au ciel, d'une certaine manière, par leur contemplation, puis elles redescendent sur la terre, quand leurs anges gardiens les ramènent à leurs œuvres extérieures, pour le service de Dieu. Ces œuvres, à leur tour, leur font acquérir des mérites qui provoquent des ascensions plus nombreuses et plus glorieuses » (t. II, l. II, ch. xxx).

39. — Antoine du Saint-Esprit :

Ordinairement « Dieu est caché à celui qui a la grâce habituelle et la charité. Il ne peut expérimenter ni percevoir sa *présence*, sans une faveur spéciale. Mais par cette union fruitive Dieu se manifeste aux esprits bien purifiés de telle sorte qu'ils perçoivent et goûtent *immédiatement et expérimentalement cette présence* par la connaissance et l'embrassement amoureux. En résumé, l'union actuelle et fruitive de l'âme contemplative avec Dieu est une perception *expérimentale et immédiate* de Dieu, qui est produite dans l'intelligence et la volonté par la *présence réelle* de Dieu. Ce n'est pas la vision béatifique; toutefois l'esprit connaît la *présence* divine, non seulement par la foi, mais par le don de sagesse, par le goût et l'expérience » (Tr. IV, n° 40, 41).

40. — Le R. P. Meynard :

Après avoir dit que l'union mystique est souvent appelée union fruitive, quoiqu'elle soit inférieure à celle du ciel : « L'union fruitive est un sentiment vif et profond de Dieu *présent en nous*... L'âme sait que *Dieu est là et elle le sent par sa douce expérience*; c'est un commencement du bonheur du ciel » (Tr. II, n° 278).

41. — Le R. P. Mathieu Rousset, dominicain :

« La connaissance expérimentale de l'habitation et *présence* de Dieu en nous est le *fondement*, la raison d'être de ce qu'on appelle la vie mystique. C'est une grâce incomparable. Elle est aussi une grâce peu commune, même parmi ceux qui s'occupent de spiritualité; un grand nombre l'ignorent... Et si un jour son existence leur est révélée, non moins surpris que Jacob revenant de son sommeil, ils pourront comme lui s'écrier : Vraiment le Seigneur est dans ce lieu, et moi je ne le savais pas » (*La Doctrine spirituelle*, t. II, l. I, ch. xv, édition de 1902).

41 bis. — Le R. P. Roure S. J. :

« On connaît la doctrine catholique : dans l'union mystique, qui est une *appréhension directe* de Dieu, Dieu agit immédiatement sur l'âme pour se communiquer à elle, et c'est Dieu, *non une image de Dieu*, non l'illusion de Dieu, que l'âme perçoit et atteint » (Revue *Les Études* du 5 août 1908, p. 371).

### § 3. — Textes décrivant un état qui est, tout au moins, inférieur à l'extase.

42. — Le P. Balthasar Alvarez (cité par le vénérable Louis du Pont) :

« Étant entré en l'oraison, j'ai *sent* la *présence* du Seigneur qui était là d'une manière qu'il n'était *ni vu, ni imaginé*. Néanmoins *je le sentais* avec plus de

certitude et de clarté que ce que l'on voit ou que l'on imagine... Cela donne une paix et un contentement si grands qu'il semble que le Seigneur introduise l'âme dans son royaume... Il semble, d'un côté, qu'elle ne connaît rien; et d'ailleurs elle est si attentive qu'elle ne peut s'appliquer à autre chose » (*Vie*, ch. xv).

43. — S<sup>t</sup> Bernard :

« Ne croyez pas que cette fusion du Verbe et de l'âme se fasse sentir au moyen du corps ou de l'imagination... Non, cette union est spirituelle... Aimante et aimée, l'âme ne sera pas pleinement satisfaite de la manifestation commune de l'époux, que nous en donnent les créatures; ni de celle, déjà moins fréquente, qui provient de tableaux intérieurs et des songes. Il lui faut obtenir, par une prérogative spéciale, que Dieu descende du ciel dans son être intime, dans la moelle de son cœur; qu'elle possède *présent* l'objet de ses désirs, non en figures, mais *la pénétrant*; non en apparence, mais faisant sentir son impression... Je ne dis pas qu'alors il se montre tel qu'il est, quoique ce ne soit pas d'une manière très différente. Il n'est pas non plus présent d'une manière continue, même aux âmes très pieuses, et il ne l'est pas à toutes de la même manière. On comprend que le goût que fait éprouver la *présence* divine varie suivant les différents désirs de l'âme et que, suivant ses divers appétits, le palais soit diversement affecté par la saveur délicieuse du mets céleste » (*In Cant. Sermo xxxi*, n<sup>os</sup> 6, 7).

Voir encore un texte de S<sup>t</sup> Bernard, dans le ch. xxv, 24.

44. — Richard de St-Victor, commentant ce verset du Cantique des Cantiques : « Pendant la nuit, sur mon petit lit, j'ai cherché celui que j'aime et je ne l'ai pas trouvé ». Il dépeint le désir de la contemplation et dit incidemment en quoi elle consiste :

« C'est avec raison que l'Épouse dit qu'elle cherche à travers les ténèbres (celles de son esprit); car elle ne jouit pas pleinement de l'Époux, et ne sent pas sa *présence*. Il est vrai qu'il est présent par essence, et aussi comme objet du désir, puisque ce désir [dû à sa grâce] suppose sa présence; mais cette présence ne le rend pas visible. L'obscurité n'a pas encore disparu, la lumière qui *manifeste la présence* n'a pas encore brillé. Aussi l'Épouse se plaint de cette nuit; elle gémit d'avoir à y chercher l'Époux et de ne pas le trouver. Elle appelle la lumière, la grâce qui le rendra pleinement *présent*; elle veut être vue par lui et le voir. Cette faveur si grande, cette expérience de la *présence* et de la douceur spirituelle est indiquée par ces mots : J'ai cherché celui que j'aime... Hélas! l'Époux ne se découvre pas toujours immédiatement, quand nous le cherchons et le désirons. Il diffère, pour éprouver notre constance et dans notre intérêt; car quand une chose nous a coûté beaucoup de peine, nous y sommes plus attachés et nous la conservons avec plus de soin; les désirs trop vite satisfaits s'affaiblissent; les autres vont en grandissant » (ch. 1).

45. — S<sup>te</sup> Gertrude (épisode de la fontaine) :

« Un jour, avant Prime (1), j'entraï dans la cour et, assise auprès de la pis-

(1) C'était en 1281, époque d'où la sainte fait dater ce qu'elle regardait comme sa conversion. Elle avait alors vingt-six ans. Elle entra souvent en communication avec l'humanité de Notre-Seigneur. Mais ici elle parle surtout de la Divinité, comme on le voit par un texte de S<sup>t</sup> Bernard qu'elle cite, et par les dernières lignes du chapitre.

cine, je goûtai la beauté de ce lieu. Il me charmait par la limpidité de ses eaux courantes, par la verdure des arbres environnants, par le vol libre de ses oiseaux, notamment des colombes, enfin et surtout, par le repos secret qu'on sentait dans cette retraite. Je me demandai alors ce que j'aimerais à ajouter à ce séjour, pour qu'aucun agrément ne lui manquât. Je songeais qu'il me faudrait un ami (1) facile à trouver, affectueux, sympathique, qui adoucirait ma solitude. Alors, ô mon Dieu, source des voluptés inestimables, vous avez fait aboutir à vous cette méditation, dont, sans doute, vous étiez l'inspirateur. Vous m'avez fait comprendre que mon cœur pouvait devenir votre habitation pleine de charmes. Pour cela il fallait que, par une juste et continuelle reconnaissance, je fasse refluer vers vous le courant de vos grâces, que ces eaux me rappelaient; il fallait que, comme ces arbres, je croisse en vertu et m'épanouisse en bonnes œuvres. Enfin comme ces colombes, dédaignant la terre, j'avais à m'élancer librement vers les régions célestes, où mon âme, affranchie des sens et des bruits du monde, s'appliquerait tout entière à penser à vous.

« Tout le jour j'eus l'esprit rempli de ces pensées. Le soir, avant de dormir, je m'agenouillai pour prier et soudain je me rappelai ce passage de l'Évangile : Si quelqu'un m'aime, il pratiquera mes enseignements, et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui, y faire notre demeure (Jean, xiv, 23). En même temps mon cœur de boue sentit que *vous vous rendiez présent* en lui... Il y a de cela neuf ans, et, depuis lors, chaque fois que je suis revenue à mon intérieur, je vous y ai *toujours retrouvé*; vous ne vous êtes pas éloigné même un instant, excepté une fois, pendant onze jours... Cela provint, je crois, d'une conversation mondaine... Il fallut, pour me ramener, votre douce humilité et votre admirable charité, car j'en étais venue à cet excès de folie que je ne prenais pas garde à la perte d'un tel trésor. Je n'en éprouvais aucune douleur, je n'avais pas le plus petit désir de retrouver le bien perdu. Je ne puis comprendre maintenant comment mon esprit a pu tomber dans une telle extravagance.

« Rendez désormais très parfaite mon union avec vous. Attirez-moi si fortement que, lorsqu'il faudra m'occuper d'œuvres extérieures, je ne fasse que m'y prêter. Qu'après les avoir accomplies le mieux possible, à votre gloire, je revienne me jeter sans partage dans l'intime de votre être : telle une eau, dont l'obstacle est enlevé, se précipite impétueuse dans les profondeurs. Qu'enfin vous me trouviez aussi attentive à votre *présence* que vous mettez de soin à me la procurer. Que, par là, j'arrive à toute la perfection » qui m'est destinée (*Le héraut de l'Amour divin*, l. III, ch. III. Voir encore le ch. xxiii).

46. — La B<sup>se</sup> Marguerite Marie :

Ce divin Sauveur me dit « qu'il voulait me faire une nouvelle grâce encore plus grande que toutes celles qu'il m'avait déjà faites, qui était de faire en sorte que je ne le perdrais *jamais* de vue, *l'ayant toujours intimement présent* (2) : faveur que je regarde comme le comble de toutes celles que j'ai

(1) Plus tard, l'auteur de *l'Imitation* de Jésus-Christ dira : « Quand Jésus est présent, tout est doux et rien ne semble difficile; mais quand Jésus se retire, tout fatigue... Vous ne pouvez vivre heureux sans un ami, et si Jésus n'est pas pour vous l'ami par excellence, vous serez toujours dans le chagrin et la tristesse » (l. II, ch. viii).

(2) Le texte ne dit pas s'il s'agit de la présence de la divinité ou de l'humanité. Il est probable qu'il y avait les deux. — Cette grâce paraît avoir été donnée à la bienheureuse vers

reçues jusqu'ici de sa miséricorde infinie, puisque depuis ce temps-là j'ai eu sans cesse ce divin Sauveur *intimement présent*... Cette divine *présence* inspire en moi tant de respect que, lorsque je suis seule, je suis obligée de me prosterner la face contre terre et de m'anéantir, pour ainsi dire, en la *présence* de mon Sauveur et de mon Dieu... J'expérimente encore que toutes ces grâces sont accompagnées d'une paix inaltérable, d'une joie intérieure, et surtout d'un désir toujours plus ardent d'être humiliée, méprisée, anéantie et accablée de toutes sortes de souffrances, pour devenir un peu moins indigne d'être la plus petite des servantes de Jésus-Christ » (deuxième lettre au P. Rolin, t. II de la seconde édition de Paray, 1876, p. 323).

#### § 4. — Présence de Dieu sentie dans l'union pleine et les états suivants.

47. — S<sup>te</sup> Thérèse :

1° Sur l'*union pleine*. « Dieu s'établit *lui-même dans l'intérieur* de cette âme de telle manière que, quand elle revient à elle, il lui est impossible de douter qu'elle n'ait été en Dieu et Dieu en elle. Et cette vérité lui demeure si fermement empreinte que, quand elle passerait plusieurs années sans être de nouveau élevée à cet état, elle ne pourrait ni oublier la faveur qu'elle a reçue, ni douter de sa réalité... Je connais une personne qui ne savait pas que Dieu fût en toutes choses par *présence*, par puissance, et par essence, et qui, après avoir été favorisée de la grâce dont je parle, *le crut de la manière la plus inébranlable*. En vain, un de ces demi-savants à qui elle demanda comment Dieu était en nous, et qui n'en savait pas plus qu'elle avant qu'elle eût été éclairée, lui répondit que Dieu n'était en nous que par sa grâce; elle ne voulut point ajouter foi à sa réponse, *tant elle était sûre de la vérité* » (Château, 5, ch. 1).

2° Sur l'*extase*. « L'âme se voit alors *près* de Dieu et il lui en reste une certitude si ferme, qu'elle ne peut concevoir le moindre doute sur la vérité d'une telle faveur... J'étais au commencement dans une telle ignorance, que je ne savais pas que Dieu fût dans tous les êtres. Mais comme, durant cette oraison, je le trouvais si *présent* à mon âme, comme la vue que j'avais de cette *présence* me semblait si claire, il m'était absolument impossible d'en douter. Des gens qui n'étaient pas doctes me disaient qu'il s'y trouvait seulement par sa grâce. Persuadée du contraire, je ne pouvais me rendre à leur sentiment et j'en avais de la peine » (Vie, ch. xviii).

« Cette âme [grâce à l'extase] se voit *près* de Dieu » (Vie, ch. xix).

[Soit dans l'oraison d'union, soit dans les ravissements], « le Seigneur unit l'âme à lui, mais en la rendant muette et aveugle comme St Paul au moment de sa conversion... L'extrême plaisir qu'elle goûte de se voir si *près* de Dieu suspend toutes ses puissances » (Château, 7, ch. 1).

3° Dans le *mariage spirituel*. « Pourvu que l'âme soit fidèle à Dieu, jamais,

l'époque de sa profession. Elle en parle dans sa *Vie* écrite par elle-même, t. II, page 371 (Mémoire adressé au P. Rolin). Elle dit là : « Je le voyais, je le sentais proche de moi, et j'entendais beaucoup mieux que si c'eût été des sens corporels ».

à mon avis, Dieu ne manquera de lui donner cette vue intime et manifeste de sa *présence* » (*Château*, 7, ch. 1).

Voir encore plusieurs citations du chapitre sur l'extase.

§ 5. — **Sur la certitude que donnent la quiétude et l'union pleine.**

48. — S<sup>te</sup> Thérèse :

« Comme dans ce même temps on avait vu des femmes victimes des grandes illusions, tomber dans les pièges de l'esprit de ténèbres, je commençai à concevoir des craintes sur le plaisir si doux, et souvent irrésistible, que je goûtais dans mes relations avec Dieu. D'autre part, *surtout tant que durait* l'oraison, je sentais une *assurance intérieure très grande* que ces délices venaient de Dieu. Je voyais en outre que j'en devenais et meilleure et plus forte. Mais m'arrivait-il de me distraire tant soit peu, *je retombais dans mes craintes*. C'est *peut-être* le démon, me disais-je, qui veut me faire croire que la suspension de l'entendement est une bonne chose et qui veut par là me détourner de l'oraison mentale. De plus, ne pouvoir ni penser à la Passion de Notre-Seigneur ni me servir de mon entendement me paraissait, à cause de mon peu de lumière, une perte préjudiciable » (*Vie*, ch. xxiii) (1).

(1) Cela se passait en 1535, quand la sainte recommença à recevoir les grâces mystiques. Elle avait quarante ans.

---

## CITATIONS

---

§ 1. — On sait que, dans la *quiétude* et l'*union pleine*, Dieu se rend présent; il faut établir maintenant qu'*ordinairement*, c'est sans être vu.

☩☩. — S<sup>te</sup> Thérèse :

1° Sur la présence de Dieu, sentie dans la *quiétude*. « On ne voit cela *ni avec les yeux du corps, ni avec ceux de l'âme*, de même que le vieillard Siméon tenant son Dieu dans ses bras, ne voyait qu'un enfant... Mais, de même que l'Enfant lui fit connaître qui il était, de même l'âme connaît Celui auprès de qui elle est » (*Chemin*, ch. xxxiii).

2° Sur la *quiétude*. « L'âme *ne voit point* cet adorable maître qui l'instruit; elle sait seulement avec certitude qu'il est avec elle » (Sur le *Cant. des Cant.*, ch. iv).

3° Sur l'*union pleine*. « Mais, me direz-vous, comment peut-il se faire que l'âme ait vu, entendu qu'elle a été en Dieu et Dieu en elle, puisque, durant cette union, elle *ne voit* ni n'entend?... Je réponds... qu'elle le sait, non par une vision, mais par une certitude qui lui reste et que Dieu seul peut lui donner... Mais comment, me dira-t-on, pouvons-nous avoir une si grande certitude de ce que nous ne voyons point? A cela je ne sais que répondre » (*Château*, 5, ch. 1).

4° Sur l'*union pleine*. « Cette première vue de l'Époux est restée tellement gravée dans l'âme, que tout son désir est de jouir encore du bonheur de sa présence. Comme je l'ai dit plus haut, dans cette oraison on ne voit rien, pas même des yeux de l'imagination, à quoi on puisse, à proprement parler, donner le nom de vue; mais j'emploie ce terme à cause de la comparaison [celle de l'entrevue de deux fiancés] dont je me suis servie » (*Château*, 6, ch. 1).

5° Sur l'*union pleine*. « Mourons, ainsi que le fait le ver à soie après avoir accompli l'ouvrage pour lequel il a été créé. Cette mort nous fera voir Dieu, et nous nous trouverons abîmées dans sa grandeur, de même que ce ver est caché et comme enseveli dans sa coque. Mais remarquez qu'en disant que nous verrons Dieu, je l'entends à la manière qu'il se donne à connaître dans cette oraison » (*Château*, 5, ch. II).

Voir encore au chapitre précédent, ☩☩, 7°.

**23.** — Richard de S<sup>t</sup>-Victor (*De gradibus violentæ charitatis*) :  
 « Souvent, dans cet état, le Seigneur descend du ciel; souvent il visite l'âme qui est assise dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort; souvent la gloire du Seigneur remplit le tabernacle qui couvre l'arche d'alliance; mais il fait tellement sentir sa présence qu'il ne montre point son visage. Il répand au dedans sa douceur, mais il ne manifeste point sa beauté. Il y répand sa suavité, mais il n'y montre point sa clarté. On sent donc sa douceur, mais on ne voit point ses charmes. Il est encore environné de nuages et d'obscurité; son trône est encore dans une colonne de nuée. A la vérité, ce que l'on sent est extrêmement doux et plein de caresses, mais ce que l'on voit est tout dans l'obscurité; car il ne paraît pas encore dans la lumière. Et quoiqu'il paraisse dans le feu, c'est un feu qui chauffe plutôt qu'il n'éclaire. Il enflamme bien la volonté, mais il n'illumine pas l'entendement. L'âme donc en cet état peut bien sentir son bien-aimé, mais, comme il a été dit, il ne lui est pas permis de le voir; ou si elle le voit, elle le voit comme dans la nuit, elle le voit comme derrière un nuage; enfin elle le voit comme dans un miroir, en une énigme, et non pas face à face; d'où vient qu'elle dit : Faites reluire sur votre serviteur la lumière de votre visage » (Édition Migne, col. 1218).

**24.** — S<sup>t</sup> Thomas (*in Ps. xxxiii*) :  
 « Dans les choses corporelles, on voit et puis on goûte; mais dans les choses spirituelles, il faut goûter avant de voir. Nul ne connaît s'il ne goûte. Et c'est par cette raison qu'il est dit premièrement : goûtez; et puis : voyez. »

**25.** — Le vénérable L. du Pont, dans ses *Mémoires*, cités par le P. Nouet, *Conduite de l'homme d'oraison*, dans un chapitre intitulé : Comment Dieu fait sentir sa présence, sans se faire voir (l. V, ch. xvii) :

« J'ai expérimenté, dit-il, dans l'oraison et en d'autres temps, diverses manières de la présence de Dieu. Quelquefois il semble que nous voyons Dieu présent, non pas avec les yeux du corps, ni dans un jour bien clair, ni seulement par discours, mais d'une façon particulière, où tout à coup l'âme sent qu'elle a devant soi celui auquel elle parle, qui l'écoute et qui l'entend. Et alors elle le prie avec plus d'attention et de vigueur. Cette connaissance est semblable à celle qu'un homme a d'un autre, lorsque, s'entretenant avec lui, la lumière veut à s'éteindre, et qu'il demeure dans l'obscurité sans le voir, ni l'ouïr, ni sentir aucun de ses mouvements, et néanmoins il le sait présent, et il lui parle comme étant avec lui. Il semble que S<sup>t</sup> Denis veut dire cela en ces termes : Entrez dans l'obscurité divine, parce qu'on voit Dieu dans les ténèbres ».

### § 2. — Il y a cinq sens spirituels.

**26.** — S<sup>t</sup> Augustin (*Confessions*) :  
 « O mon Dieu, qu'est-ce que j'aime donc quand je vous aime? Ce n'est pas une beauté corporelle, ni la majesté d'un visage, ni l'éclat d'une lumière flatant agréablement les yeux, ni les douces mélodies de cantilènes variées, ni la suave odeur des fleurs et des parfums, ni le goût du miel ou de la manne, ni des étreintes corporelles. Non, ce n'est pas là ce que j'aime en mon Dieu. Et pourtant ce que j'aime en lui, c'est une certaine lumière, une certaine voix,

une certaine odeur, une certaine nourriture, un certain embrassement; tout cela n'étant éprouvé que par ce qu'il y a en moi d'intérieur. Mon âme voit briller une lumière qui n'est pas dans l'espace, elle entend un son qui ne s'éteint pas avec le temps, elle sent un parfum que le vent n'emporte pas, elle goûte un aliment que l'avidité ne fait pas diminuer, elle s'attache à un objet que la satiété ne lui fait pas abandonner. Voilà ce que j'aime quand j'aime mon Dieu. Mais qu'est-ce donc qu'un tel objet? » (l. X, ch. vi).

27. — Dans les *Œuvres* de St Bonaventure, l'auteur des *Sept Chemins de l'éternité* commence par expliquer que « toute connaissance expérimentale est l'acte de connaître la *présence* de l'objet »; il fait remarquer la différence qu'il y a entre entendre parler d'un mets agréable ou le goûter (6, dist. 1), et conclut ainsi :

« Comme l'*expérience* des choses corporelles se fait par les sens corporels, de même l'*expérience* des choses spirituelles se fait dans la partie supérieure de l'âme par les sens spirituels » (6, dist. 2).

Déjà la même doctrine se trouvait dans le livre « De l'esprit et de l'âme », inséré dans les œuvres de St Augustin, et dû, en réalité, à un anonyme de Cîteaux (§ IX et XLIX) (1).

28. — Le V<sup>ble</sup> Louis du Pont, dans un paragraphe intitulé : Des manières *extraordinaires* et diverses dont Dieu se communique dans l'oraison mentale :

« De même que le corps prend une connaissance expérimentale en percevant par les sens externes ce qui est visible et délectable en ce monde, de même notre esprit et ses deux facultés, l'intelligence et la volonté, ont cinq actes internes, correspondant aux *sens* externes. Nous les appelons voir, entendre, etc. Par eux nous percevons ce qui est invisible et délectable en Dieu, et nous l'*expérimentons*. De là résulte une notion ou connaissance de Dieu, qui est expérimentale, et surpasse de beaucoup toutes celles qu'on acquiert par le raisonnement. De même la douceur du miel est bien mieux connue quand on en goûte même très peu, que lorsqu'on raisonne longuement sur sa nature » (*Méditations*, introduction, § 11).

29. — Le P. Nouet (*Conduite de l'homme d'oraison*) :

« Après le sentiment de tant de Pères si éclairés et si saints, ce serait témérité de révoquer en doute ce que *tous les théologiens mystiques* enseignent avec eux du nombre des *cinq sens spirituels*... Tous les maîtres de la vie spirituelle conviennent en ce point que la plus parfaite union que l'âme puisse avoir en cette vie avec Dieu consiste en cette admirable expérience des sens intérieurs; mais la difficulté est de savoir auquel des cinq elle appartient proprement, selon leur sentiment. Tantôt ils semblent l'attribuer à l'*attouchement* qui est le dernier de tous les sens extérieurs et le suprême entre les sens intérieurs. St Thomas, dans l'opuscule 61, le met au plus haut degré de l'amour unitif,

(1) Contrairement à ce qui a été fait souvent, je ne cite pas les cinq exemples de sens spirituels indiqués par ces deux auteurs. Ils n'établissent la thèse qu'en apparence, car ils dépeignent tout au plus les *sens imaginatifs*. Ainsi, pour prouver qu'il existe un odorat spirituel, ils apportent le texte de St Paul : « Vous êtes la bonne odeur de Jésus-Christ ». Or c'est là une simple métaphore. Il en est de même du texte relatif à la vue : « Voyez que je suis le seul Dieu et qu'il n'y en a pas d'autre que moi » (Deuter., xxxii, 39). Ce qu'on voit ainsi, c'est la vérité d'une proposition; il ne s'ensuit pas que les mystiques acquièrent la faculté toute nouvelle de voir une substance spirituelle en ses pensées.



et il en apporte la raison qu'il joint son objet de plus près... Tantôt ils semblent donner la préférence au goût... Hugues de S<sup>t</sup>-Victor semble mêler et confondre l'attouchement suprême et le goût. Car il dit « qu'atteindre Dieu, c'est le chercher incessamment par le désir, le trouver par la connaissance, et le toucher par le goût (1) ». S<sup>t</sup> Ambroise se sert du sens intérieur de l'odorat et de l'ouïe pour expliquer cette union. Voici ses termes : « L'âme du juste est l'épouse du Verbe. Si cette âme brûle de désir, si elle prie sans cesse, si elle se porte toute vers le Verbe, alors il lui semble tout à coup qu'elle entend sa voix sans le voir, qu'elle sent intimement l'odeur de sa divinité; ce qui arrive souvent à ceux qui ont une excellente foi. Tout d'un coup l'odorat de l'âme est rempli d'une grâce spirituelle, et sentant un doux souffle qui lui marque la présence de celui qu'elle cherche, elle dit : Voilà celui que je cherche et que je désire (2). S<sup>t</sup> Grégoire et S<sup>t</sup> Bernard (3) joignent la vue aux sentiments de l'amour » (I. VI, ch. xiv. Voir encore I. V, ch. xvii).

Cette dernière opinion ne contredit pas les précédentes, parce qu'il n'y est question que des degrés les plus élevés.

La doctrine des sens spirituels est admise par le R. P. de Maumigny (*Pratique de l'oraison*, t. II, part. I, ch. iv).

### § 3. — Dans l'union mystique, on atteint Dieu par un toucher spirituel.

30. — Scaramelli (Tr. 3, n° 24), décrivant la quiétude :

« De même que le corps humain touche un autre corps, et en est touché, qu'il sent ainsi sa présence et parfois avec jouissance; ainsi l'âme touche une substance spirituelle ou en est touchée, et elle en sent la présence avec la sensation propre à un pur esprit; et parfois avec une grande jouissance, par exemple quand c'est Dieu qui la touche et qui lui est présent. »

N° 27. « Nos sens extérieurs nous font connaître la présence de leurs objets par le moyen de sensations matérielles et grossières, mais ici l'âme perçoit la présence de Dieu par une sensation spirituelle, délicate, pure et simple. »

N° 120. « Les saintes lettres [parlant de la connaissance de Dieu] désignent plus clairement qu'aucun autre sens, le sens spirituel du tact, qui est précisément celui dont nous avons à parler ici. Et quelle autre chose peuvent signifier les expressions qu'emploie dans les sacrés cantiques l'âme juste figurée par l'épouse, lorsqu'elle demande les baisers et désire les embrassements de son céleste époux? Que peuvent-elles signifier, sinon ces touches spirituelles de la divinité, formellement exprimées dans ces baisers et dans ces embrasse-

(1) Lib. de *Arca Noë*.

(2) In *Ps.* cxviii, Serm. 6.

(3) Les cinq sens spirituels sont indiqués par S<sup>t</sup> Bernard, mais implicitement; par exemple, dans les comparaisons qu'il emploie. Plusieurs auteurs se sont trompés en lui attribuant un texte explicite commençant par ces mots : « Il y a cinq sens spirituels », etc., et avec cette référence : *De amore*, c. vi. Le contexte montre que, dans ce passage, le mot ambigu *sensus* signifie, non cinq sens, mais cinq sentiments vertueux, comme l'amour du prochain. De plus, ce texte est, non de S<sup>t</sup> Bernard, mais d'un auteur qui lui est annexé, Guillaume de S<sup>t</sup>-Thierry (*De natura et dignitate amoris*, c. vi).

ments, par lesquels elle désire ardemment son Dieu? Eh quoi! elle tremble sous sa touche (*Cant.*, v, 4)! N'est-ce pas là signifier cette *sensation très spirituelle*, qui, au contact de son bien-aimé, s'élève subitement au plus intime de son esprit? L'âme ne manque donc pas du *sens spirituel du tact*, par lequel elle perçoit les substances spirituelles, de même que par le tact corporel on perçoit les substances corporelles. »

N° 121. « Avant d'aller plus loin, je veux, conformément à la doctrine expliquée ici, donner une notion importante pour l'intelligence de ce que je devrai dire dans ce chapitre et par la suite de ce traité. Les philosophes disent que la connaissance *expérimentale* d'une chose est celle qui naît de l'expérience ou de l'acte de *quelque sens* touchant son objet présent. Par exemple, la connaissance expérimentale de la lumière, est celle seulement qui résulte de la vue de la lumière. Par conséquent un aveugle-né, qui n'est pas capable de la voir, ne saurait en acquérir une pareille notion *expérimentale*, alors même qu'on l'entretiendrait de ce sujet une année entière; de la sorte, il n'en peut concevoir qu'une connaissance *abstractive* et impropre. On déduit de là que la connaissance *expérimentale* de Dieu et des choses divines est seulement celle qui naît de l'expérience que *quelque sens spirituel* de l'âme a de *Dieu présent*, par exemple, la connaissance qui résulte dans l'âme de ce qu'elle *touche Dieu par le sens du tact*, de ce qu'elle *sent par le sens de l'odorat spirituel*. Je dis la même chose des autres sens spirituels. »

N° 122. « Tout cela posé, avançons et expliquons, par la parité des touches matérielles qui s'opèrent sur les corps, *la touche très suave* que Dieu produit dans les âmes de ses bien-aimés, en exposant la nature de cette *sensation véritable et réelle, mais purement spirituelle, par laquelle l'âme sent Dieu au plus intime de son être et le goûte avec une grande jouissance* » (Voir les ch. v, XIII, XIV du même auteur).

L'existence d'une perception de Dieu comparable au toucher est admise également par les auteurs modernes qui se rattachent à Scaramelli : les PP. Séraphin (part. II, ch. IX), Verhaege (l. II, s. I, ch. IX), Voss (pars I, c. VII).

§ 1. — La B<sup>te</sup> Angèle de Foligno :

« Lorsque l'âme éprouve ce sentiment, qui lui donne la certitude de la présence de Dieu en elle,... elle sent que le Dieu immense est *mêlé* avec elle et lui tient compagnie » (*Vie dictée par elle-même*, ch. LII).

§ 1 bis. — Ruysbroeck :

1° « Cette union vitale avec Dieu est agissante et varie sans cesse. Lorsque avec lui nous sentons nos *atteintes* mutuelles et nos *embrassements*, nous voyons aussi que nous sommes distincts de Dieu; de là un pressant besoin de ne pas rester en nous-mêmes. Nous sentons que nous *touchons* et sommes *touchés*, que nous aimons et sommes aimés. Nous avançons soudain et nous reculons » (*Speculum*, c. XX).

2° « Quand l'âme reçoit le *toucher* divin, elle cherche à contempler et scruter ses profondeurs, où ce *toucher* s'exerce... Mais la lumière divine qui en est l'origine éblouit ses yeux comme le soleil aveugle la chauve-souris. Néanmoins l'esprit excité et poussé par Dieu et par lui-même recommence à se demander : « Qu'est-ce que Dieu? Qu'est-ce que ce *toucher*? D'où vient-il? » Peine perdue!... Les âmes avancées, qui ont pénétré jusqu'à la porte de la vie

éternelle, arrivent [du moins] à sentir et percevoir ce *toucher* » (*L'ornement des noces*, l. II, c. LV). Voir encore son c. LXXI, sur le don de sagesse, qui est « le toucher divin ».

32. — S<sup>t</sup> Jean de la Croix :

1<sup>o</sup> Il étudie le cas où les communications mystiques viennent de Dieu seul sans l'intermédiaire des facultés sensibles : « Ces communications intimes... peuvent être comparées à une sorte d'*attouchement substantiel* qui opère l'union de l'âme avec Dieu. Il y en a qui engendrent le plus sublime degré d'oraison et procurent à l'âme le plus grand plaisir qu'elle ait jamais ressenti. Ce sont ces *attouchements* que l'âme sollicite dans le *Cantique des Cantiques* en disant : Qu'il me donne un baiser de sa bouche. Les rapports qui sont établis alors avec Dieu sont si intimes, et l'âme les souhaite avec une telle anxiété, qu'elle estime ces divines *touches* préférables à toutes les autres faveurs qu'il peut lui faire. C'est pourquoi l'Épouse,... ne se trouvant pas encore rassasiée, demande avec ardeur ces *attouchements* divins... Le démon ne peut rien comprendre à ces divins *attouchements* qui ont lieu de la substance de l'âme à la substance de Dieu, dans le commerce d'une intime connaissance *amoureuse* » (*Nuit*, l. II, ch. XXIII).

2<sup>o</sup> « D'après les lois ordinaires, ces visions [de la Divinité] ne peuvent être perçues ici-bas avec une évidente clarté; on peut en ressentir cependant quelques effets au fond intime de l'âme, par un certain amour lumineux, accompagné de *touches* très délicates... Tout le but de ce traité n'est-il pas de conduire l'âme à cette merveilleuse union avec l'Essence divine? » (*Montée*, l. II, ch. XXIV).

3<sup>o</sup> Parlant de l'action de Dieu dans les ravissements, il la compare au « murmure des zéphyrs » et dit : ces mots désignent « une très sublime, très délicieuse connaissance de Dieu et de ses perfections, qui éclaire l'entendement par suite de *touches délicates* que ces mêmes perfections font sentir à la substance de l'âme par le moyen de ses puissances... On peut distinguer un double effet dans le zéphyr : l'impression qu'il fait sur le corps, et le murmure ou son qu'il produit [en un mot l'action spéciale sur l'oreille]. Il en est de même de cette communication de l'Époux... Le zéphyr nous fait sentir ses impressions par le sens du toucher, et son murmure par le sens de l'ouïe; ainsi la substance de l'âme reçoit et goûte l'*attouchement* des perfections du Bien-Aimé, par le toucher intérieur qu'exerce sa volonté, et leur intelligence, par l'ouïe intérieure qui est dans son entendement... Le sens du *toucher* éprouve alors de la douceur et du plaisir... La *touche* divine, en se faisant sentir à la substance de l'âme, la remplit de délices et d'ineffables consolations » (*Cant.*, str. 14).

4<sup>o</sup> Il reprend les mêmes images dans la *Vive flamme* (str. 2, v. 3), en expliquant les vers : « O douce main! O touche délicate! qui avez le goût de la vie éternelle! »

5<sup>o</sup> Dans son cantique sur l'extase, il s'écrie : « Je suis monté plus haut que toute science. Voulez-vous caractériser d'un mot cette science élevée? C'est une sublime *sensation* de la sainte et divine essence ».

32 bis. — Le R. P. Augustin Baker :

« Il y a des unions tout à fait surnaturelles, nullement cherchées ni procurées par l'âme, mais gracieusement et librement accordées par Dieu à quel-

« Elle connaît ce qu'il est, voire même elle le goûte par un *contact* divin, dont les mystiques parlent, qui est une *notion surnaturelle* par laquelle l'âme sait ce que c'est que Dieu; non pour l'avoir vu, mais pour l'avoir *touché*. Car entre les sens spirituels, le tact est le plus délicat, quoique parmi les corporels il soit le plus grossier. Cette *expérience* de Dieu donne une perception de lui plus exquise et plus approchante qu'aucune chose, et les bienheureux mêmes qui ont la vue de Dieu, ont la plénitude de leur félicité en ce qu'ils le *touchent et le possèdent*... *Tout le monde est d'accord* que le point [capital] de la théologie mystique est pour l'âme de parvenir à *toucher* Dieu, suivant l'expression même de S<sup>t</sup> Paul : *si forte attrahent eum* (Act., xvii, 27) » (*Traité de l'amour de Dieu*, t. I, l. III, ch. vi).

**37.** — Le P. Crasset (*Vie de Madame Hélyot*) :

« La cause ordinaire de ce plaisir infiniment délicieux est un *goût* et une *saveur* céleste, joint à un *attouchement ineffable*, que Louis de Blois appelle un *attouchement substantiel* de la Divinité. Car, de même qu'un ami connaît son ami, de nuit, *sans le voir et sans l'entendre*, en le *touchant* seulement; ainsi quand Dieu s'unit à l'âme *immédiatement* et qu'il se fait sentir à son cœur par un *attouchement secret*, elle ne peut douter qu'elle n'ait *touché la Divinité*, quoiqu'elle ne puisse pas expliquer de quelle manière. Comme la plupart des âmes saintes ont expérimenté cette grâce, et *en parlent de la même manière*, on ne peut pas dire que ce soit un jeu de l'imagination, vu principalement que les plus grands théologiens de l'École, comme S<sup>t</sup> Bonaventure et Gerson, sans parler des autres en particulier, en ont écrit sagement, instruits par la science et par leur propre expérience » (l. II, ch. iv, 15).

**37 bis.** — Le P. Thomassin, dans un chapitre intitulé : « Sur la vue et surtout sur le *contact* du souverain bien » :

1<sup>o</sup> Dieu est présent dans l'âme. Si celle-ci ne s'élançait pas au dehors par un amour déraisonnable des choses sensibles, elle sentirait Dieu *présent, aussi intimement qu'elle-même*, et d'une manière analogue; non par les sens, non par l'entendement qui peut cependant atteindre les objets absents, mais par un *certain moyen plus intime*, donnant une présence consciente » (*Dogmata theologica; de Deo*, l. VI, c. v, n<sup>o</sup> 9 (1684)).

2<sup>o</sup> « Nous saisissons Dieu par un *toucher intérieur et secret*; nous le sentons ainsi comme reposant en nous d'une manière très intime. Ce contact incorporel, disons mieux, divin, est un art très caché, que l'on connaît plus parfaitement par l'expérience que par le raisonnement. De même que l'âme sort de la main de l'ouvrier divin sans intermédiaire, et qu'elle est travaillée par lui de la sorte, de même, puisque le *contact* est réciproque, l'âme sent Dieu, le *touche*, pourvu qu'elle ne soit pas enveloppée, comme d'une *écorce*, par l'amour des choses extérieures et intérieures » (*ibid.*, n<sup>o</sup> 8).

**38.** — Honoré de Sainte-Marie (*Tradition*, etc.) :

« Les plus savants maîtres de la vie spirituelle sont persuadés que l'union mystique consiste principalement dans l'expérience des deux sens intérieurs du toucher et de l'odorat, ou de tous deux ensemble » (t. I, p. 177, Part. II, dist. x). Voir encore *Dissertation Apologétique*, p. 114.

**39.** — S<sup>t</sup> Liguori caractérise ainsi les grâces d'union mystique qu'il oppose aux révélations et visions : « Ce sont celles qui consistent en connais-

sances confuses et générales et en *touchers divins* qui unissent l'âme à Dieu (*Homo apost.*, Append. 1, n° 23).

**39 bis.** — Impression d'immersion en Dieu :

a) Tauler : « L'esprit est *submergé* et absorbé, au large, dans les abîmes de l'océan divin, de manière qu'on peut s'écrier : Dieu est en moi, Dieu est en dehors de moi, Dieu est partout autour de moi. Dieu est tout à moi et je ne vois que Dieu » (*Instil.*, c. xii).

b) Le V<sup>ble</sup> Louis de Blois : « L'âme *immergée* et absorbée en Dieu, *nage* çà et là dans la Divinité, et éprouve une joie ineffable... Dans cet exil, elle commence la vie éternelle » (*Inst. spir.*, c. xii, § 4).

c) Alvarez de Paz, parlant de l'union pleine : « Dans ce degré, les puissances sont transportées dans la haute mer de la Divinité, *immergées* en Dieu et élevées très haut comme lumière et ardeur d'amour » (*De inquis. pacis*, l. V, pars III, c. v).

d) La V<sup>ble</sup> Marine d'Escobar : « Les anges me jetèrent dans la vaste mer de l'essence du Dieu inconnu et incompréhensible. J'y fus *submergée* et perdue... ». Voir la suite, ch. xviii, n° 67. « L'âme est alors comme *plongée* dans un vaste océan, qui est Dieu et encore Dieu. Elle ne peut y prendre pied, ni en trouver le fond » (*ibid.*).

e) Schram : « Le degré de contemplation passive appelé *pénétration* passive (*illapsus*) ajoute à la pénétration substantielle, commune à tous les justes, une *sensation expérimentale* de Dieu qui a *pénétré* dans l'âme ». — « L'âme se sent toute *imbibée* de Dieu, et elle le trouve *comme dans son fond* le plus intime » (n°s 329, 323, édition de 1848; 318, 312 de l'édition primitive).

#### § 4. — Le toucher spirituel peut devenir un embrassement.

**40.** — S<sup>te</sup> Thérèse :

« Lorsque ce très riche époux veut communiquer aux âmes de plus grands trésors, et leur faire sentir plus intimement son amour, il se les unit d'une manière si étroite, qu'elles sont comme une personne que l'excès du bonheur et de la joie fait défaillir; il leur semble alors *qu'elles sont suspendues en ces bras divins, collées à ce divin côté, à ces mamelles divines*; elles ne savent que jouir, sustentées qu'elles sont par le lait divin dont leur époux les nourrit... L'âme est comblée des témoignages du plus tendre amour par celui qui sait si bien et qui peut si bien les donner. Elle ne sait à quoi le comparer, si ce n'est à la tendresse d'une mère qui aime éperdument son petit enfant, le nourrit de son lait et le comble de caresses » (*Sur le Cantique des Cantiques*, ch. iv).

Voir encore ch. v, 22, 9°.

**41.** — Le B<sup>aux</sup> Hugues de Saint-Victor (*De arrha animæ*, à la fin). Dialogue entre l'homme et son âme :

« *L'âme*. Quelle est cette douce chose qui, au souvenir de Dieu, vient parfois me toucher? Elle m'affecte avec tant de véhémence et de suavité que je commence à m'aliéner tout entière de moi-même et à être enlevée je ne sais où. Subitement je suis renouvelée et changée; c'est un bien-être inexprimable.

LES GRACES D'ORAISON.

Ma conscience se réjouit, je perds le souvenir de mes épreuves passées, mon cœur s'enflamme, mon intelligence s'éclaire, mes désirs sont satisfaits. Je me sens transportée dans un lieu nouveau, je ne sais lequel. Je saisis quelque chose intérieurement, comme avec des *embrassements* d'amour; je ne sais ce que c'est, et pourtant je travaille de tout mon pouvoir à le retenir et à ne pas le perdre. Je me débats délicieusement pour ne pas quitter cette chose que je désire *embrasser* sans fin, et j'exulte avec une force ineffable, comme si j'avais enfin trouvé le terme de tous mes désirs. Je ne cherche plus rien, je ne veux rien, je n'aspire qu'à en rester à ce point. Est-ce que ce serait là mon bien-aimé? Dis-moi, je t'en prie, si c'est lui, afin qu'à son retour, je le conjure de ne pas se retirer et d'établir en moi sa demeure permanente?

« *L'homme*. Oui, c'est vraiment ton bien-aimé qui te visite, mais il vient *invisible, caché*, incompréhensible. Il vient pour te *toucher*, non pour être vu; pour t'avertir, non pour être compris; pour se faire goûter, non pour se verser en entier; pour attirer l'affection, non pour rassasier le désir; pour donner les prémices de son amour, non pour en communiquer la plénitude. Voilà le gage le plus assuré de ton futur mariage : tu es destinée à le voir et à le posséder éternellement, puisque déjà il se donne parfois à goûter; avec quelle douceur, tu le sais. Dès lors, dans les moments d'absence, tu te consoleras; et pendant ses visites tu ranimeras ton courage, qui en a toujours besoin. Nous avons longuement parlé, ô mon âme. Je te le demande en finissant, ne pense qu'à lui, n'aime que lui, n'écoute que lui, ne saisis que lui, ne possède que lui.

« *L'âme*. C'est bien là ce que je désire, ce que je choisis. C'est là ce que je veux du fond du cœur » (Édition Migne, t. II, col. 970).

42. — St Thomas (*opuscule* 65) :

« L'âme dans les degrés précédents, aime, et réciproquement est aimée; elle cherche, et elle est cherchée; elle appelle et est appelée. Mais dans celui-ci, par un moyen admirable et indicible, elle enlève et est enlevée; *elle prend, et elle est prise*; elle serre, et elle est fortement étreinte, et par le nœud de l'amour elle se lie à Dieu, seule à seul avec lui. »

43. — S<sup>te</sup> Gertrude. Dans ce passage il ne s'agit pas de l'humanité de Notre-Seigneur; car dans tout le reste de ce chapitre elle parle uniquement de la Divinité :

« *O mon Dieu*, salut unique de mon âme, ... quand j'ai reçu la vision si élevée [dont je viens de parler] et le regard qui l'a accompagnée, il a fallu un secours divin pour que mon âme ne se séparât point du corps. Je constate ici une fois de plus que votre merveilleuse puissance, guidée par votre bonté, sait proportionner les visions, les *embrassements*, les *baisers* et autres témoignages d'amour, aux circonstances de lieu, de temps et de personne. Ainsi il est arrivé très souvent (et je vous en rends grâce, en union de l'amour mutuel qui règne dans la toujours adorable Trinité), que vous avez daigné m'accorder votre *baiser* très suave pendant que je me livrais à quelque méditation, ou que je récitais les heures canoniales ou l'office des morts. Or [sans me déd'implimer dix fois et davantage sur ma bouche votre *baiser* très doux, dont la suavité surpasse tout parfum et la douceur du miel. Très souvent aussi je sentais que vous arrêtiez sur moi votre regard si affectueux et que dans une

vive étreinte vous *embrassiez mon âme*. Mais quelque admirables qu'aient été ces faveurs, jamais elles n'étaient arrivées au degré de puissance de ce merveilleux regard dont j'ai parlé ci-dessus » (*Le héraut de l'amour divin*, l. II, ch. XXI).

**44.** — La B<sup>te</sup> Angèle de Foligno :

« Il y a une autre manière pour l'âme de savoir que le Dieu Tout-Puissant est présent en elle : c'est un *embrassement*. Il embrasse l'âme comme jamais père ni mère n'ont embrassé leur enfant, comme jamais une personne enflammée d'amour n'en a embrassé une autre... Il y a tant de douceur, de suavité dans cet embrassement, qu'aucun homme au monde ne peut, ce me semble, l'exprimer ni le croire » (*Vie*, ch. LII).

Voir une autre citation, ch. XXV, 23.

**45.** — Gerson :

« L'objet de la théologie mystique est une connaissance *expérimentale* de Dieu, dans l'*étreinte* de l'amour unitif » (*Théol. myst.*, n° 28).

**46.** — Denis le Chartreux (*Opusc. du discern. des esprits*) :

« Lorsque l'âme s'est purifiée, qu'elle brûle du feu de la charité, qu'elle brille par les vertus, Dieu prend grandement en elle ses complaisances, il la saisit familièrement comme une belle épouse, la *serrant*, la *caressant*, l'*embrassant*, et lui communiquant libéralement ses biens » (art. 18).

**47.** — Louis de Blois :

1° « Il y a des âmes que Dieu comble de ses douceurs; elles lui sont unies d'une manière évidente par un *embrassement*; elles reçoivent de lui les *baisers* les plus suaves » (*Instit. spir.*, Append. 1, ch. 1, n° 2).

2° « Seigneur, [quelles faveurs vous accordez à] ceux qui dans cet exil vous sont intimement unis, à cause de la grande pureté de leur cœur! Que voient-ils? Qu'entendent-ils? *Que sentent-ils par l'odorat, le goût ou autrement?* Aucune langue ne peut l'exprimer. Les tendres *embrassements*, les baisers délicats que donne une mère à son cher enfant, ou l'époux à son épouse bien-aimée, ne sont que l'image affaiblie et l'ombre de ceux que vous accordez à l'âme chaste qui vous aime » (*Instructio vitæ asceticæ*, pars II, c. VII).

**48.** — S<sup>t</sup> Jean de la Croix compare à un embrassement les unions mystiques qui sont élevées :

« Dans l'âme où ne se trouvent ni appétits [naturels] ni images ni formes de créatures, le Bien-Aimé réside dans un secret impénétrable; il la fait jouir d'un *embrassement* d'autant plus étroit et plus intime qu'elle est plus parfaitement purifiée, plus entièrement dégagée de tout ce qui n'est pas Dieu... Le démon ne peut pénétrer dans cette demeure mystérieuse, ni savoir en quoi consiste cet *embrassement* divin qu'aucun entendement créé ne peut parvenir à bien connaître » (*Vive Flamme*, str. 4, vers 3).

**49.** — Sandæus :

« L'union mystique est une perception *expérimentale* et immédiate de Dieu, par un *embrassement* secret, un *baiser* mutuel, entre Dieu qui est l'époux et l'âme épouse. Et cela suppose Dieu présent » (l. II, *Comm.* 6, Exerc. 15, disq. 3, p. 471).

**50.** — Le P. Surin :

\* La suite de cet amour parfait est un *embrassement*... par lequel Jésus-

Christ demeure uni à l'âme et lui communique un très doux *attouchement* de la substance *divine*, ainsi que le disent tous les docteurs mystiques, et que nous le savons *par l'expérience* des âmes appelées à de telles faveurs... Cet *attouchement* inexplicable par nos paroles est très délicat, et néanmoins *très véritable*, enivrant l'âme d'un bien surcéleste. Il consiste en une jouissance actuelle du Bien souverain, dont pourtant *elle n'a point la vue*, et qui laisse une notion si grande de ce même bien, que l'âme peut dire avoir *touché et senti* ce qui est au-dessus de tout être créé... La principale connaissance de cette vérité est fondée en *l'expérience assurée* des personnes qui ont eu cette faveur, et de la sincérité desquelles on ne peut douter » (*Catéch. spir.*, t. I, part. III, ch. VII).

**51.** — La V<sup>bi</sup>e Marie de l'Incarnation, ursuline, parlant d'une vision intellectuelle de la Sainte Trinité :

« Le Verbe divin, s'emparant de mon âme et l'*embrassant* avec un amour inexplicable, daigna se l'unir et la prendre pour épouse. Quand je dis qu'il l'embrassa, ce ne fut pas à la façon des embrassements humains : rien de ce qui peut tomber sous les sens n'approche de cette divine opération ; mais il faut s'exprimer selon notre grossière manière de parler, puisque nous sommes composés de matière. Ce fut par des touches divines et par des pénétrations de lui en moi et de moi en lui » (*Vie, par une ursuline de Nantes, ch. IV*).

**52.** — Le P. Nouet (*Conduite de l'homme d'oraison*) :

« Dieu qui était auparavant dans l'âme du juste *comme un trésor caché* par le moyen de la grâce sanctifiante, se présente à elle *comme un trésor trouvé*. Il l'éclaire, il la *touche*, il l'*embrasse*, il la *pénètre*, il s'écoule dans ses puissances, il *se donne à elle*, il la *remplit* de la plénitude de son être. L'âme, réciproquement, ravie de ses attraits et de la vue de sa beauté, *le tient, l'embrasse, le serre étroitement, et*, tout embrasée d'amour, elle s'écoule, elle se plonge, elle s'abîme et se perd délicieusement en Dieu avec des sentiments de joie inconcevables. De là vient cette grande diversité de noms que l'on donne à l'union mystique, comme de *baiser*, de *parfum*, de pluie céleste, d'onction, d'écoulement divin, de transformation, d'amour jouissant, d'amour défilant, et plusieurs autres semblables, qui marquent les différentes impressions de l'amour unitif dont nous parlons » (l. VI, ch. XIV).

**53.** — Le P. Crasset (*Vie de Madame Hélyot*) :

« Pour ce qui regarde les actes qu'elle formait en ce temps-là, je réponds qu'elle en produisait un d'amour très parfait qui durait depuis le commencement de son oraison jusqu'à la fin. Cet acte est celui des bienheureux dans le ciel, et le plus parfait qu'on puisse produire sur la terre : savoir *un acte de jouissance*, qui est un repos de l'âme en Dieu, comme en sa dernière fin ; car ce repos n'est pas une simple cessation de désir qui se porte à un bien absent qu'on ne possède pas ; mais c'est une union réelle de l'âme avec son souverain bien, *qu'elle possède, et qu'elle embrasse*, après l'avoir longtemps et cherché et désiré » (l. II, ch. IV, n° 25).

**54.** — La B<sup>se</sup> Marguerite-Marie :

« Tous les matins, lorsque je m'éveille, il me semble trouver mon Dieu *présent*, auquel mon cœur s'unit comme à son principe et à sa seule plénitude ; ce qui me donne une soif si ardente d'aller à l'oraison, que les moments que je mets à m'habiller me durent des heures... C'est en ce temps [de l'oraison] que



j'emploie toutes mes forces pour *l'embrasser*, ce bien-aimé de mon âme, non pas des bras du corps, mais des *intérieurs*, qui sont les puissances de mon âme » (*Vie et Œuvres* publiées par la Visitation de Paray, t. I. Note écrite par la Bienheureuse, en 1673, à vingt-six ans, trois ans après son entrée au monastère).

55. — Pensée du saint curé d'Ars :

« La vie intérieure est un bain d'amour dans lequel l'âme se plonge. Elle est comme noyée dans l'amour. Dieu tient l'homme intérieur comme une mère tient la tête de son enfant dans ses mains pour le couvrir de *baisers* et de *caresses* » (*Vie* par M. Monnin, I. V, ch. iv).

### § 5. — La sensation spirituelle comparée à celle de l'odorat.

56. — S<sup>te</sup> Thérèse :

1<sup>o</sup> Sur la quiétude. « L'âme respire je ne sais quelle suave odeur. C'est comme si au dedans d'elle-même, dans l'endroit le plus profond, il y avait un brasier où l'on jetât d'excellents parfums. On ne voit, il est vrai, ni la lumière du feu ni l'endroit où il est; mais la chaleur et la fumée odoriférante pénètrent l'âme tout entière, et souvent, comme je l'ai dit, le corps lui-même y participe. Ne vous imaginez pas néanmoins que l'on sente de la chaleur et qu'on respire un parfum [matériel] : c'est une chose plus délicate, et je ne me sers de ces termes que pour vous en donner quelque intelligence. Ceux qui ne l'ont pas éprouvé peuvent croire que cela se passe de la sorte, et que l'âme le voit et l'entend plus clairement que je ne l'exprime » (*Château*, 4, ch. II).

2<sup>o</sup> « Quelquefois, au milieu d'une prière vocale, et tandis qu'elle ne pense à rien d'intérieur, l'âme sent tout à coup une flamme qui la pénètre délicieusement, comme si soudain on répandait en elle un parfum dont l'odeur se communiquerait à tous les sens. Je ne dis pas néanmoins que ce soit une odeur [dans le sens matériel du mot] ou autre chose semblable; mais je me sers de cette comparaison pour montrer que c'est quelque chose qui fait connaître à l'âme que *l'Époux est là*. Aussitôt elle sent un ardent désir de jouir de lui, et elle ne trouve rien de difficile pour son service » (*Château*, 6, ch. II).

3<sup>o</sup> Sur la quiétude. « C'est comme si l'on injectait dans la moelle de son âme une onction très douce, à la manière d'une grande odeur dont elle serait toute pénétrée. Ce qu'elle éprouve ressemble à ce que nous éprouverions en entrant tout à coup dans un appartement où il y aurait une grande odeur formée non d'un seul, mais de plusieurs parfums réunis. Nous ne savons ce qu'est cette odeur, ni d'où elle sort, mais nous en sommes entièrement pénétrés... C'est à mon avis ce que l'Épouse veut dire par ces paroles : Vos mamelles sont meilleures que le vin; elles exhalent une odeur comme celle des parfums les plus exquis » (*Sur le Cantique des Cant.*, ch. IV).

57. — Cassien (*Conférence* 4) :

« Il arrive fréquemment, dans les visites divines, que nous sommes remplis de parfums, d'une suavité inconnue à l'industrie humaine; de sorte que l'âme, brisée de plaisir, est enlevée dans le ravissement et oublie son corps » (ch. V).

---

## CITATIONS

---

### 10. — Denis le Mystique :

« Si, en voyant Dieu, on comprend ce que l'on voit, ce n'est pas Dieu qu'on a contemplé, mais quelque une des choses qui viennent de lui et que nous pouvons connaître » (Lettre I).

### 11. — S<sup>t</sup> Jean de la Croix :

1° « La contemplation ne donne qu'une connaissance générale et obscure, au moyen de laquelle l'entendement ne parvient pas à connaître *distinctement* ce qui est présenté; et par suite la volonté aime sans aucun objet spécial et *distinct* » (*Vive Flamme*, str. 3, vers 3, § 10).

2° S'adressant à certains directeurs, le saint dit encore : « Gardez-vous bien de dire que l'âme n'avance pas, qu'elle ne fait rien... On s'approche plus près de Dieu *par la privation des connaissances distinctes* que par leur possession... L'entendement ne sait pas et ne peut pas savoir ce qu'est Dieu; *il avance vers lui d'autant plus qu'il comprend moins*. Par conséquent, ce que vous condamnez dans cette âme est précisément ce qu'il y a de plus heureux en elle. Son plus grand bien est de ne pas s'arrêter à des *connaissances distinctes*, mais de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la perfection de la foi » (*ibid.*, § 9).



cette étroite union, tandis que l'entendement et la mémoire gardent assez de liberté pour s'occuper d'affaires » (*Vie*, ch. xvii).

« L'entendement va errant de toutes parts, pendant que la volonté demeure si unie à Dieu qu'elle ne peut voir sans peine cet égarement » (*Château*, 4, ch. iii).

**36.** — St François de Sales, *Traité de l'Amour de Dieu*, l. VI, ch. x. Textes où il adopte la signification du numéro précédent :

« La volonté étant une fois bien amorcée à la présence divine, ne laisse pas d'en savourer les douceurs, quoique l'entendement et la mémoire se soient échappés et débandés après des pensées étrangères et inutiles... Nous avons vu une âme... ayant la seule volonté engagée, et l'entendement, mémoire, ouïe et imagination libres. Elle ressemblait... au petit enfant qui, s'allaitant, pourrait voir, ouïr, et même remuer les bras, sans pour cela quitter la mamelle ».

**37.** — Textes où le saint adopte un sens opposé, et suppose l'absence de distractions :

« Or ce repos passe quelquefois si avant en sa tranquillité, que toute l'âme et toutes les puissances d'icelle demeurent comme endormies, sans faire aucun mouvement ni action quelconque, sinon la seule volonté, laquelle même ne fait aucune autre chose sinon recevoir l'aise et la satisfaction que la présence du bien-aimé lui donne » (l. VI, ch. viii).

« L'âme qui est en repos et quiétude devant Dieu suce presque insensiblement la douceur de cette présence, sans discourir, sans opérer, et sans faire autre chose quelconque par aucune de ses facultés, sinon par la seule pointe de la volonté qu'elle remue doucement et presque imperceptiblement, comme la bouche par laquelle entre la délectation et l'assouvissement insensible qu'elle prend à jouir de la présence divine. Que si on incommode cette pauvre petite pouponne et qu'on lui veuille ôter la poupette, attendu qu'elle semble endormie, elle montre bien alors qu'encore qu'elle dorme pour tout le reste des choses, elle ne dort pas néanmoins pour celle-là. Car elle aperçoit le mal de cette séparation et s'en fâche, montrant par là le plaisir qu'elle prenait, quoique sans y penser, au bien qu'elle possédait » (ch. ix).

mystique (Voir ch. xv) résume toute sa doctrine sur ce point. Il veut indiquer la disparition du sensible dans l'oraison.

3° « Le travail des sens et leur secours détourneraient infailliblement l'âme du bien tranquille et paisible que Dieu répand en secret dans son esprit; elle perdrait ce bien précieux, sans trouver l'autre qui l'est infiniment moins, parce que les trésors spirituels *ne lui viennent plus par les sens...* C'est une grâce infuse, d'un ordre très supérieur, par conséquent infiniment au-dessus d'une manière d'agir *si humaine et si imparfaite* » (*Vive Flamme*, str. 3, § 6 de l'édition des Carmélites de Paris).

4° « La théologie mystique est une sagesse de Dieu secrète et cachée. Sans aucun bruit de paroles, sans le secours des sens du corps ou de l'âme [sens imaginatifs], dans une sorte de silence et de tranquillité, en dehors de *tout ce qui est sensible ou naturel*, Dieu y éclaire l'âme d'une manière si secrète qu'il lui est impossible de comprendre cette opération si mystérieuse... Ce travail divin ne s'exerce pas sur les formes, *sur les images* » (*Cant.*, str. 39). Le saint exclut les actes imaginatifs, sauf les distractions, même pour l'état (*nuît du sens*) qui précède l'état mystique visible (*Montée*, l. II, ch. XIII, XIV). Voir encore tout le chapitre XII.

5° Après avoir expliqué que l'imagination n'est pour rien dans la production de l'état mystique :

« Cela nous explique pourquoi certaines personnes d'un naturel doux et craintif ne peuvent, malgré toute leur bonne volonté, rendre compte à leur directeur de ce qui se passe dans leur intérieur. Elles éprouvent une grande répugnance à en parler et ne savent pas comment le faire, surtout lorsque la contemplation est plus simple, et pour ainsi dire insaisissable à leur propre esprit. Dans cet état, on se borne à affirmer que le cœur est satisfait, tranquille, content; qu'il goûte Dieu et qu'il lui semble que tout va bien; mais quant à dévoiler ce qui se passe dans ce sanctuaire intime, *il est impossible de l'exposer*, sinon en termes vagues et généraux semblables à ceux que nous avons dits. S'agit-il [au contraire] de grâces particulières, comme des visions, de certains goûts de Dieu, etc., c'est tout autre chose; car ces faveurs se manifestent d'ordinaire sous des *formes sensibles*, qui permettent de trouver des termes ou des comparaisons pour les exprimer. Mais cette possibilité n'existe pas dans l'état de contemplation pure, qui défie toute description de langage, et que pour cette raison on appelle secrète » (*Nuit*, l. II, ch. XVII).

31 bis. — Le vénérable Barthélemy des martyrs O. P. :

« Dans le temps de notre union avec Dieu, il faut chasser bien loin toutes les images, même bonnes en elles-mêmes, car elles introduisent quelque chose entre lui et nous. Par suite l'athlète qui, poussé par la grâce, vise à cette ascension vers Dieu doit, aussitôt qu'il se sent saisi d'un amour violent et entraîné en haut, retrancher toutes sortes d'images; qu'il coure sans délai vers le saint des saints, vers ce silence intérieur, dans lequel l'opération n'est plus humaine mais divine » (*Abrégé de la doctrine mystique*, part. II, ch. XI; cité par le R. P. Meynard, t. II, n° 79).

31 ter. — Le V<sup>me</sup> Louis de Blois :

« L'âme qui est entrée dans la très vaste solitude de la Divinité, s'y perd heureusement... Quoiqu'elle ne voie pas Dieu comme il est dans sa gloire, elle

apprend cependant *expérimentalement* qu'il *surpasse* infiniment toutes les choses sensibles, et tout ce que l'esprit humain *peut en dire ou en concevoir*. Elle sent qu'il y a une immense différence entre ces deux choses : être ravi en Dieu *sans images*, ou le contempler dans des images et similitudes nobles et divines. Par cette étreinte amoureuse et ce contact, elle connaît mieux Dieu que les yeux du corps ne connaissent le soleil » (*Speculum spirituale*, c. XI, § 1).

**32.** — Le cardinal de Richelieu, énumérant les « diverses espèces d'oraison mentale », donne la définition suivante de l'état qu'il place immédiatement après la méditation :

« L'oraison extraordinaire ou contemplation est celle en laquelle l'homme voit et connaît Dieu *sans aucun usage de l'imagination et sans aucun discours* » (*Traité de la perfection du chrétien*, ch. xxxi).

## § 2. — Sur certaines phrases abrégées.

**33.** — Textes de S<sup>te</sup> Thérèse, montrant qu'elle attribue parfois des connaissances à la volonté, et que, par suite, elle emploie quelquefois le mot *volonté* pour dire : la volonté accompagnée d'une connaissance.

« La volonté s'enivre d'amour *sans travail aucun de l'entendement, connaissant...* qu'elle est avec Notre-Seigneur. Qu'elle *sache* que c'est sa main divine qui lui fait cette grâce...; qu'elle ne cherche pas à la *comprendre* » (*Chemin*, ch. xxxiii).

« Si la volonté peut éprouver quelque peine, c'est de *comprendre* qu'il lui faudra revenir à la liberté » (*ibid.*).

« Ce que le divin Maître demande à la volonté, c'est qu'elle se *reconnaisse* indigne d'une si haute faveur » (*Château*, 4, ch. iii).

**34.** — De même S<sup>t</sup> François de Sales dit :

« La volonté *n'aperçoit* point cet aise et contentement qu'elle reçoit, jouissant insensiblement d'icelui, attendu qu'elle ne *pense* pas à soi, mais à celui dont la *présence* lui donne ce plaisir » (*Traité de l'Amour de Dieu*, l. VI, ch. viii).

**35.** — Textes de S<sup>te</sup> Thérèse montrant que, par cette phrase : « la volonté *seule* est unie », elle veut dire que l'attention ne disparaît pas d'une manière *durable*, mais qu'elle est coupée par une foule de petites interruptions :

« Le concours de l'entendement et de la mémoire ne sert parfois qu'à troubler la volonté dans cette intime union avec Dieu. Mais alors la volonté, *sans se mettre en peine* de leur importunité, *doit se maintenir* dans les délices et le calme profond dont elle jouit. Vouloir fixer *ces deux puissances* serait s'égarer avec elles » (*Vie*, ch. xiv).

« Il y a des moments où ces deux puissances me fatiguent beaucoup... La volonté doit *persévérer sagement* dans son repos » (*Vie*, ch. xv).

Décrivant un état sur lequel j'aurai à revenir : « L'âme voit que la *volonté seule* est liée à son Dieu, et elle goûte dans une paix profonde les délices de

## CITATIONS

---

### 10. — S<sup>te</sup> Thérèse, sur les fluctuations :

1<sup>o</sup> « Le ravissement, comme je l'ai dit de l'oraison précédente [l'extase faible], n'est pas continu. L'âme en jouit seulement par intervalles. A diverses reprises elle s'abîme, ou plutôt Dieu l'abîme en lui » (*Vie*, ch. xx).

2<sup>o</sup> Parlant de l'extase faible : « Cette suspension de toutes les puissances ne dure jamais longtemps; c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure, et je ne crois pas qu'elle m'ait jamais tant duré... Toutes les fois que cette suspension générale a lieu, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances revienne à elle... La volonté les ramène et les suspend de nouveau; elles demeurent ainsi tranquilles quelques moments, et reprennent ensuite leur vie naturelle. L'oraison peut, avec ses alternatives, se prolonger, et se prolonge de fait pendant quelques heures... Cet état de suspension complète, sans que l'imagination... se porte à quelque objet étranger, est, je le répète de courte durée. J'ajoute que les puissances ne reviennent à elles qu'impar, faitement » (*Vie*, ch. xviii).

3<sup>o</sup> « Le ravissement dans un aussi haut degré est de courte durée; cette grande suspension ne tarde pas à diminuer, et le corps paraît alors reprendre la vie avec le souffle, pour mourir de nouveau de la même manière... Cette grande extase passe vite » (*Château*, 6, ch. iv).

4<sup>o</sup> A propos de certains élans d'amour que l'âme ne peut produire d'elle-même : « Quelquefois [cette flamme] dure assez longtemps, puis elle s'en va, puis elle revient en augmentant ou en diminuant. Enfin elle ne persévère jamais dans le même état. De là vient que l'âme n'est jamais embrasée, car au moment où elle commence à s'enflammer, l'étincelle s'éteint, et l'âme sent un désir plus ardent que jamais de souffrir encore cette peine toute d'amour, qu'elle vient d'éprouver » (*Château*, 6, ch. ii). Ailleurs la sainte dit que l'ivresse spirituelle « dure peu de temps, mais qu'elle se renouvelle » (*Château*, 4, ch. iii).

5<sup>o</sup> Pour l'oraison de quiétude, la sainte ne parle qu'indirectement de ses fluctuations. Elle signale celles des pensées étrangères, dans l'entendement et l'imagination. Mais ces variations en supposent et en amènent dans le fond même de l'oraison. De plus, si l'extase est soumise à l'inconvénient des fluctuations, on peut en conclure *a fortiori* qu'il en est de même de la quiétude.

---

## CITATIONS

---

### Sur les sentiments d'amour.

22. — St Jean de la Croix :

« Comme, dans l'ordre de la nature, l'âme ne peut agir *par elle-même* que grâce à l'intervention des sens, il en résulte que dans cet état [mystique], c'est Dieu qui agit particulièrement en elle... Il lui communique dans la contemplation des biens très spirituels, qui sont à la fois sa connaissance et son amour. L'âme se voit ainsi remplie de cette *connaissance amoureuse*, sans faire aucun usage ni du discours, ni du raisonnement, ni des actes, qu'elle ne peut plus produire comme autrefois » (*Vive Flamme*, str. 3, v. 3, § 5).

23. — Ruysbroeck. Le besoin de voir Dieu :

« Quand l'âme a connu le contact divin, il naît en elle une faim incessante, que rien ne peut assouvir. C'est l'amour avide et béant, l'aspiration de l'esprit créé vers le bien incréé. Dieu invite l'âme, l'excite à un *désir véhément de jouir de lui*; et elle veut y arriver. De là une avidité, une faim, un *besoin d'obtenir*, qui jamais ne peut être pleinement satisfait. Les hommes de cette espèce sont les plus pauvres, les plus dénués qu'il y ait en ce monde. Toujours faméliques et altérés, quoiqu'ils mangent et boivent de temps en temps, car le vase créé ne peut arriver à engloutir le bien incréé. Le *désir ardent*, incessant, reste les bras levés vers Dieu, mais c'est à peine s'il peut atteindre à de telles hauteurs. Dieu présente à l'âme des mets exquis et variés, connus seulement de celui qui en a l'expérience; mais il manque toujours un dernier aliment, la jouissance qui rassasie. La faim va sans cesse en augmentant, malgré les délices inimaginables que le contact divin fait couler dans la bouche de l'homme spirituel. Mais tout cela est du créé, c'est inférieur à Dieu. Quand Dieu accorderait tous les dons des saints, *s'il ne se donnait pas lui-même*, jamais la faim ne serait assouvie. Cette faim, cette soif, c'est le contact divin qui l'a produite, qui l'excite et l'exaspère; et plus le contact a été intense, plus la faim est terrible. Telle est la vie de l'amour, quand elle s'élève à ce degré parfait, qui surpasse la raison et l'intelligence. La raison ne peut pas plus calmer cette fièvre que la produire, car cet amour a sa source dans celui de Dieu même » (*Ornement des noces*, t. II, ch. LV).



24. — Extrait de *La vie de la mère Françoise Fournier*, ursuline d'Angers, Paris, 1685 (née au Lude, Anjou, en 1592, morte en 1675) :

« Une fois, parlant confidentiellement à un chanoine régulier, à qui elle découvrait le fond de son âme, après la mort du Père Fournier, son frère, elle lui dit que depuis sa profession jusqu'à sa dernière élection de supérieure, c'est-à-dire l'espace de plus de *trente ans*, Dieu avait allumé dans son âme de si ardents et de si violents désirs de mourir, *afin de le voir*, et de lui être parfaitement unie, que durant tout ce temps ce qu'elle a souffert *l'espace d'un quart d'heure* surpasse incomparablement les tourments des roues, les feux, les gibets et toutes les douleurs que tous les hommes ont jamais ressenties; qu'elle estimait que toutes les douleurs du corps et de l'esprit ne sont que les ombres de celles qu'elle a souffertes; qu'elle ne croyait pas que la peine que les réprouvés souffrent soit plus grande que celle qu'elle endurait *d'être privée de Dieu*; que les désirs qu'elle avait de le voir, étaient presque continuels, qu'elle les ressentait même quelquefois pendant le sommeil, de sorte que le jour et la nuit elle souffrait un cruel martyre. Elle pleurait presque continuellement et étant pressée par son amour, souvent elle jetait de grands cris qui ont obligé plusieurs fois les religieuses qui l'entendaient à venir dans sa chambre, croyant dans les commencements que c'était quelque accident qui lui était arrivé. Mais elles connurent que ces cris procédaient de son tourment et des puissants attraits qu'elle avait *de voir Dieu*. Son corps souffrait une telle violence par la véhémence de ses désirs que ses bras et ses jambes se raidissaient comme des barres de fer; elle se serrait les dents et souffrait des convulsions étranges, en sorte que son corps succombant tombait en des défaillances et des langueurs qui la contraignaient de se jeter contre terre, pouvant bien dire alors à ses sœurs ce que l'épouse des Cantiques dit à ses compagnes : Entourez-moi de fleurs et de fruits, car je languis d'amour. Au milieu de ses plus violents désirs de voir Dieu, elle entrait dans des transports qui ne se peuvent expliquer; et elle se servait de termes excessifs pour exprimer la grandeur de son amour. Mais ce qui est remarquable, c'est qu'au milieu de ses plus grands tourments, elle était toujours paisible, se reposant sur l'ordonnance divine, et elle disait que s'il n'avait fallu, pour voir Dieu, que passer d'une chambre dans une autre, elle n'aurait pas fait un pas pour cela, ne le voulant voir qu'au moment qu'il lui plairait.

« Qui pourrait donc assez dignement louer cette grande servante de Dieu, laquelle ayant de si violents désirs de voir et de *contempler la face de son époux*, portait néanmoins la peine d'en être privée avec une si parfaite soumission à sa sainte volonté!

« Cet état si pénible qui commença le jour de sa profession, s'augmenta beaucoup deux ans après, et a toujours continué de plus en plus jusqu'à la fin de sa vie. Ses peines diminuaient un peu néanmoins lorsqu'elle ressentait des attraits pour se réjouir du bien de Dieu et du salut des âmes.

« Durant tout ce temps, elle tombait souvent dans des langueurs, dans des extases et des ravissements, se trouvant tout aliénée du sens et tout abimée en Dieu. Elle était consolée de la présence de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, des anges et des saints. Ces visites qui embrasaient son cœur et enflammaient sa volonté diminuaient bien en quelque chose ses tourments; mais

la peine demeurait toujours, les consolations n'étaient que comme celles que reçoivent les âmes du Purgatoire, qui étant visitées des bons anges ne laissent pas pour cela d'être privées de Dieu. »

**25.** — La V<sup>ble</sup> Anne-Madeleine Remuzat :

« Je désire ardemment sortir de cette prison de chair, pour m'unir à mon Dieu. Ce désir m'a livré de si vives attaques *qu'elles auraient été capables de me donner la mort*, si Dieu ne m'avait aidée puissamment à les soutenir » (Vie publiée par la Visitation de Marseille, ch. xv, p. 312).

**26.** — La Mère Marie-Thérèse Dubouché, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice, à Paris (1809-1863) :

« Mon cœur, déjà si fortement attiré vers la sainte Eucharistie, fut dès lors comme lié au tabernacle... Mes oraisons se passaient *à me laisser brûler en silence* » (Vie, par M<sup>sr</sup> d'Hulst, ch. iv, p. 98).

**27.** — Le R. P. Lyonnard, S. J. (1819-1887) :

« Notre-Seigneur m'avait dit que la voix de son amour retentirait dans mon cœur comme la voix du tonnerre. La nuit suivante, en effet, ce que j'appellerais presque, si ce mot ne signifiait quelque chose de tumultueux, *un orage de l'amour divin*, a éclaté sur moi. Son impétuosité soudaine, la toute-puissance avec laquelle il s'empare de tout l'être, l'étreinte infiniment forte et douce avec laquelle Dieu unit l'âme à lui, n'ont rien de comparable à ce qui se passe dans les autres états inférieurs d'union.

« Débordée de toutes parts par l'être infini de son Dieu, *dans lequel elle se sent plongée*, l'âme conjure son Dieu d'avoir pitié de sa faiblesse. Comme je lui faisais cette prière, suppliant sa divine Majesté de vouloir bien considérer qu'il n'y avait aucune proportion entre la véhémence de son amour et la faiblesse de mon pauvre cœur, je ressentis en moi une invasion nouvelle de cet amour ; et du sein de ces flots de flammes célestes, qui m'inondaient de toutes parts, j'entendis la voix de ce grand Dieu, qui avec l'expression d'un amour immense se plaignait de ne pas être assez aimé des hommes. Je comprenais que c'était comme un soulagement pour son cœur de décharger dans le mien ce grand amour dont il est rempli pour nous et que notre froideur condamne à se faire pour ainsi dire une perpétuelle violence. Mon Dieu ! qu'il sera terrible cet amour, au jour du Jugement, lorsque brisant les digues où le retient la clémence divine, il tombera sur les mortels qui l'auront méprisé.

« ... Au sortir de ce creuset de l'amour divin, où l'être humain tout entier se fond pour ainsi dire comme la cire dans le feu, combien il en coûte à la pauvre âme de redescendre au train accoutumé de cette misérable vie ! Qu'il lui en coûte surtout de voir succéder à cette action si divine et si sainte l'action si fatigante du mauvais esprit !... Autant notre âme s'est sentie pénétrée dans tout son être de l'opération intime de son Dieu, autant elle se voit ensuite exposée dans son être extérieur aux attaques persécutrices du démon, son ennemi... Sous cette action, on ne sait plus où se mettre pour se dérober à ses poursuites, qui semblent à tout instant pousser l'âme sur le bord de l'abîme » (Notice biographique, en tête de *L'Apostolat de la souffrance*, par le P. Lyonnard, § ix).

## § 1. — Vertus qui accompagnent l'union mystique.

**12.** — S<sup>te</sup> Thérèse, sur la quiétude :

1° « Nous aurions bien de la peine à arriver à un détachement parfait et à ce souverain dégoût des choses d'ici-bas, si notre âme ne possédait déjà *quelque gage des biens d'en haut...* Avant d'avoir reçu *ce gage de son amour*, accompagné d'une foi vive, il sera bien difficile de se réjouir d'être pour tous un *objet de mépris et d'horreur*, et d'aspirer à ces grandes vertus qui éclatent dans les parfaits... Ces faveurs réveillent la foi et lui donnent une nouvelle vigueur. Comme j'ai si peu de vertu, je juge des autres par moi-même : étant si misérable, *j'avais besoin de tous ces secours*. Peut-être que la seule vérité de la foi suffit à des âmes *plus fortes* » (*Vie*, ch. x).

2° « Je viens maintenant à l'endroit de ma vie où j'en étais restée... Jusque-là c'était *ma vie*; mais celle qui commence avec ces états d'oraison que je viens d'exposer est, je puis le dire, *la vie de Dieu en moi*; car autrement, je le reconnais, il m'aurait été *impossible* de m'affranchir en si peu de temps des habitudes d'une vie si imparfaite » (*Vie*, ch. xxiii).

3° « La quiétude est incomparablement plus efficace que l'oraison précédente [la méditation], pour faire croître les vertus » (*Vie*, ch. xiv).

4° « Cette oraison de quiétude est une étincelle que Dieu jette dans l'âme... Si elle n'est pas étouffée par l'infidélité à la grâce, elle commence à embraser l'âme d'un *très ardent amour de Dieu*. C'est un véritable incendie, comme je le dirai plus tard... Cette étincelle est, de la part de Dieu, un gage de prédilection, et un signe qu'il choisit cette âme pour de grandes choses, si elle sait répondre à de si hauts desseins » (*Vie*, ch. xv et *Chemin*, ch. xxxiii).

5° « C'est le propre de Dieu, quand il entre dans une âme, d'en bannir toutes les créatures. Je ne prétends pas toutefois que *tous* ceux qui ont reçu cette faveur [la quiétude], doivent être déjà arrivés à un détachement absolu du monde » (*Chemin*, ch. xxxiii).

**13.** — S<sup>te</sup> Thérèse, sur l'union pleine ou l'extase :

1° Elle compare deux sortes d'humilité, l'une « laborieusement acquise par la méditation », l'autre due à l'extase, et elle déclare que cette dernière est très supérieure; c'est « celle qui s'illumine au foyer même de la vérité, et voit *en un instant*, dans ses clartés infinies, *ce qu'elle n'eût pu découvrir* par un pénible travail de plusieurs années : son néant et la grandeur de Dieu » (*Chemin*, ch. xxxiv).

2° Sur les effets de l'extase : « Je me souviens d'une âme à qui le divin Maître communiqua en trois jours de tels biens spirituels qu'une pareille munificence ne me paraissait pas d'abord possible... A une autre il accorda ces mêmes biens spirituels en trois mois. L'une et l'autre étaient de jeunes religieuses... J'en ai vu d'autres à qui Notre-Seigneur a accordé cette grâce après beaucoup de temps. Ce que je viens de dire de ces deux jeunes religieuses, je pourrais le dire encore de quelques autres de leur âge » (*Sur le Cantique des Cant.*, ch. vi).

3° « Voici un effet qui se manifeste presque toujours, lorsque le Seigneur accorde à une âme ces grâces : les vertus demeurent si fortes, et l'amour si embrasé, que cette âme ne peut le cacher, et même sans le vouloir, elle fait du bien aux autres » (*ibid.*).

4° Sur l'extase : « Pour moi, j'en suis convaincue, lorsqu'une personne est élevée à cet état, ce souverain Roi *prend un soin particulier de tout* ce qu'elle doit faire. Oh! que l'on voit clairement alors à combien juste titre *toutes les âmes* devraient, comme David, demander les ailes de la colombe! » (*Vie*, ch. xx).

5° Sur l'union pleine : « *Une seule* visite, si courte qu'elle soit, suffit à un tel jardinier pour répandre sans mesure cette eau dont il est le créateur... *En un instant*, il enrichit l'âme de trésors qu'elle n'aurait peut-être pu amasser *par tous les efforts de l'esprit en vingt années de labeur*... L'âme se voit *toute changée*; et sans savoir comment, elle fait de grandes choses, grâce au parfum que répandent les fleurs » (*Vie*, ch. xvii).

6° « L'âme alors ne peut se souffrir elle-même, si elle ne fait quelque chose pour Dieu » (*Lettre à son frère*, janvier 1577).

14. — St Jean de la Croix :

« Presque toujours les grâces dont Dieu favorise l'âme sont accompagnées de la connaissance d'elle-même et de sa misère » (*Nuit*, l. I, ch. xii).

15. — Le T. R. P. Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus :

« Il ne faut pas mépriser la contemplation, ni l'interdire aux membres de notre Compagnie. Car il est reconnu et prouvé par le sentiment de plusieurs Pères, que la vraie et parfaite contemplation *a plus de force et d'efficacité* que toutes les autres méthodes d'oraison, pour dompter et abattre l'orgueil des hommes, pour exciter puissamment les lâches à exécuter les ordres de leurs supérieurs et à s'employer avec ardeur au salut des âmes » (*Lettre sur l'oraison*, 1599).

§ 2. — Parfois les vertus sont acquises sans effort, et même d'une manière soudaine.

16. — S<sup>te</sup> Thérèse :

Sur la quiétude : 1<sup>o</sup> « Le Seigneur *lui-même* enseigne et grave au fond du cœur une humilité vraie et *bien différente* de celle que nous pouvons acquérir par nos faibles réflexions... Enfin, pour ne pas me fatiguer à en dire davantage, une telle faveur est pour elle *le principe de tous les biens*. C'est la saison où les fleurs [du jardin mystique] vont paraître dans leur éclat. Il ne leur manque, pour ainsi dire, qu'un souffle pour s'épanouir » (*Vie*, ch. xv).

2<sup>o</sup> Autres citations sur l'union pleine : « Cette eau vive dont je parle... a une telle vertu... que je tiens pour *certain* que, si on en boit *une seule fois*, elle laisse l'âme nette et purifiée de toutes ses fautes. Cette eau est l'union parfaite... Dieu n'en fait don à une âme que pour la purifier, la laisser nette, et l'affranchir de la fange et de *la misère où elle était retenue par ses fautes* » (*Chemin*, ch. xxi).

3<sup>o</sup> « O merveilleux effet de la grâce de Dieu ! Il n'y a que peu d'années, et peut-être peu de jours, cette âme ne pensait qu'à elle-même. Et qui donc lui a *donné* ces sentiments si grands et si vifs, que l'on ne saurait acquérir durant plusieurs années de méditation ? mais quoi ! dira quelqu'un, si pendant des jours et des années, je m'applique à considérer quel mal est le péché, etc., cela ne suffira-t-il pas pour me donner de tels sentiments ? Non, mes filles, cela ne suffit point » (*Château*, 5, ch. II).

4<sup>o</sup> « Le Souverain Maître vient de commander aux fleurs de s'ouvrir, afin que l'âme soit forcée de croire à ses vertus. Mais, *en même temps*, elle voit qu'elle était incapable de les acquérir en plusieurs années, et que, dans une si courte visite, le divin jardinier *lui en a fait le don*. Ici germe encore dans l'âme une humilité beaucoup *plus grande et plus profonde* que celle qu'elle avait auparavant. Elle voit *d'une manière évidente* qu'elle n'a rien fait, sinon de donner son consentement aux grâces dont le Seigneur l'a favorisée » (*Vie*, ch. xvii).

17. — La B<sup>se</sup> Angèle de Foligno. Ses craintes sur l'humilité :

« Le Saint-Esprit me disait : « O ma bien-aimée, ô mon épouse, aime-moi ! Pourvu que tu m'aimes, toute ta vie me plaira, et tout ce que tu y fais : boire, manger, dormir. » Il ajouta : « Je ferai en toi de grandes choses, qui seront vues des nations ; en toi je serai connu, glorifié, environné d'éclat. » Il me dit beaucoup d'autres paroles semblables », accompagnées d'effusions d'amour. Ce langage troublait la bienheureuse, car elle se rappelait ses péchés ; elle s'écria : « Si vous étiez vraiment le Saint-Esprit, vous ne m'adresseriez pas des discours si peu faits pour moi, et si dangereux ; car je suis fragile et *cela peut me porter à l'orgueil*. — Eh bien, me répondit-il, *essaie donc, si tu peux, d'avoir un sentiment d'orgueil* ; essaie donc aussi de penser à autre chose qu'à mes paroles ! » Alors je fis des efforts pour avoir de l'orgueil, afin de vérifier si la voix m'avait dit la vérité... mais tous mes péchés me revenaient à la mémoire ; je ne voyais en moi que des fautes et des vices ; et je sentais en mon âme *une humilité comme je n'en eus jamais* » (*Vie*, ch. xx).

### § 3. — Il faut être indulgent pour les contemplatifs.

18. — S<sup>te</sup> Thérèse :

1<sup>o</sup> Racontant les critiques dont elle fut l'objet, lorsque les grâces qu'elle recevait devinrent publiques :

« A mes yeux, l'unique mérite du monde, c'est de ne pouvoir souffrir les moindres imperfections dans les gens de bien, et de les contraindre, à force de murmures, à devenir meilleurs... *On ne devient parfait qu'en beaucoup de temps.* Les gens du monde ne voient pas plus tôt une personne entrer dans ce chemin [de la perfection], qu'ils veulent qu'elle soit *sans aucun défaut*. A mille lieues de distance, ils découvrent la moindre faute qui lui échappe et *qui est peut-être en elle une vertu*; mais comme chez eux une pareille faute viendrait d'un vice, ils jugent des autres par eux-mêmes. Vraiment, à les entendre, l'aspirant à la perfection ne devrait plus manger, ni dormir, ni même respirer, comme on dit... il faut donc à ces âmes un grand courage; car elles n'ont pas encore commencé à marcher, *et l'on veut qu'elles volent* » (Vie, ch. xxxi).

2<sup>o</sup> Danger de se décourager, en voyant que, malgré les faveurs surnaturelles, on ne fait pas de très grands progrès dans la vertu :

« Jusqu'au jour où mon adorable Maître a, par pure bonté, enrichi mon âme de ses biens, je n'ai fait que tomber et me relever. Combien je souhaiterais éclairer ces âmes [dont on exige trop] et les prémunir contre le découragement... Ce qui les trompe et les jette dans l'abattement, c'est *qu'elles veulent voler avant que Dieu leur ait donné des ailes*... Elles lisent dans les traités d'oraison divers moyens pour s'élever à la contemplation, et n'ayant pas encore la force de les mettre en pratique, elles s'affligent et perdent courage... Que ces âmes ne s'affligent point si elles ne peuvent *tout à coup* s'élever si haut; *qu'elles se confient sans réserve* en la bonté de Dieu : un jour il changera leurs désirs en effets, pourvu qu'elles persévèrent dans l'oraison, et fassent de leur côté tout ce qui est en leur pouvoir. Étant si faibles, nous avons un extrême besoin d'ouvrir notre âme à une grande confiance » (*ibid.*).

3<sup>o</sup> Parlant de l'extase et du confesseur « trop prudent et si peu expérimenté qu'il n'est jamais sûr de rien » : « Il doute de tout, il appréhende tout, et principalement s'il remarque *quelque imperfection* dans les personnes à qui elles arrivent. Il s'imagine que celles à qui Dieu fait de semblables grâces, *doivent être des anges*, et il ne considère pas que cela est impossible tandis que nous vivons dans un corps mortel » (Château, 6, ch. 1).

### § 4. — Ne pas demander les souffrances.

19. — S<sup>te</sup> Thérèse :

1<sup>o</sup> « Pour arriver à jouir, un jour, de notre divin Crucifié, il faut, vous le savez, porter la croix après lui. Il n'est pas néanmoins nécessaire, comme le prétend le P. Grégoire, de demander à Dieu des souffrances; car il ne manque

jamais d'en envoyer à ceux qu'il aime et de les conduire par le même chemin que son Fils » (*Lettre à Marie de Saint-Joseph*, juin 1578).

2° Lettre à son frère qui était élevé à la quiétude et aurait préféré être mené par la seule voie des souffrances :

« C'est de votre part une grande simplicité, et même un *défaut d'humilité*... Croyez-moi, laissez faire le Maître de la vigne; il connaît les besoins de chacun de nous. *Jamais je ne lui ai demandé de peines intérieures*, et il n'a pas laissé de m'en envoyer de bien sensibles depuis que je suis au monde. Ces sortes d'afflictions *dépendent beaucoup* du tempérament et de l'humeur » (*Lettre de février 1577*).

3° Lettre au P. Gratien : « J'ai souri quand vous me dites que vous désirez déjà de nouvelles tribulations. Pour l'amour de Dieu, laissez là ce désir, puisque vous ne pouvez pas les supporter tout seul... Comme j'ignore si ces tribulations ne doivent pas s'étendre sur d'autres personnes que sur celle qui les souhaite, je ne puis les désirer » (21 avril 1579).

Dix ans auparavant, quand la sainte écrivait le *Chemin de la Perfection*, elle tenait un langage différent. Elle s'écriait, dans un élan de générosité : « J'admire vraiment certaines personnes qui n'osent demander à Dieu des croix, de peur qu'il ne les exauce à l'heure même ». Mais déjà elle ajoutait prudemment : « Je ne parle pas de ceux qui s'abstiennent de faire une telle prière par humilité, et parce qu'ils craignent de n'avoir pas assez de vertu pour bien souffrir » (*Chemin*, ch. xxxiv).

20. — S<sup>t</sup> François de Sales :

1° « Si la divine Providence permet qu'il vous arrive des afflictions ou mortifications, ne les refusez pas; mais acceptez-les de bon cœur, amoureusement et tranquillement. Que si elle ne vous en envoie point, ou qu'elle ne permette pas qu'il vous en arrive, *ne les désirez point ni ne les demandez point* » (*Entretiens spirituels*, vi).

2° « Je pense que nous ne devons pas *appeler* les amertumes en nos cœurs, comme fit Notre-Seigneur; car nous ne les pouvons pas gouverner comme lui; *il suffit que nous les souffrions patiemment*. C'est pourquoi il n'est pas requis que nous marchions toujours contre nos inclinations, quand elles ne sont pas mauvaises » (*Lettre à la Mère Angélique Arnauld*, qui trouvait sa direction trop douce, 25 mai 1619).

21. — Vie de la B<sup>se</sup> Marie de l'Incarnation, carmélite :

1° « Il arriva un jour à une jeune religieuse qui n'avait pas encore ses trois années de profession, de lui dire qu'elle *désirait ne ressentir aucune consolation en ses exercices*, mais plutôt marcher au milieu des épines et des désolations, parce que cette voie était royale, divine et grandement méritoire. Cette bienheureuse la reprit, lui fit connaître sa faiblesse, qui n'avait pas encore besoin d'un si fort hiver, et lui montra qu'il est bon d'avoir des consolations et des ferveurs sensibles pour nous faire chercher Dieu plus ardemment » (*Vie*, par André du Val, l. II, ch. xii).

2° « Une religieuse lui ayant dit qu'il lui était venu en pensée de *demander à Dieu de faire son purgatoire en ce monde*, elle lui répartit : « Gardez-vous-en bien; que savons-nous si nous aurons la patience de tant endurer? Il faut *laisser cela en la disposition de Dieu* ». Elle ajouta qu'elle avait vu une âme

qui en sa vie avait demandé la même chose; et se trouvant proche de mourir, elle endura des douleurs et des tourments si étranges qu'elle eut grande crainte de perdre patience. Cette personne lui dit alors : « Oh ! qu'il faut bien « se garder de demander à Dieu ce que j'ai fait ! Je vois bien maintenant que « je ne savais pas ce que je demandais ; Dieu connaît la mesure de nos forces, « et ce qu'il leur faut, afin de les élever à lui. » Elle dit que cette âme était fort vertueuse et mourut bien ; mais que Dieu voulait montrer par là combien nous devons nous humilier et dépendre de lui en tout ; et que, s'il détrempe l'amertume de nos afflictions avec l'huile de quelques consolations sensibles, il ne le faut pas refuser, [mais] au contraire l'accepter, en le rapportant entièrement à lui » (*ibid.*).

**§ 5. — Pourquoi Dieu ne donne pas plus souvent les grâces mystiques.**

**22. — La V<sup>ble</sup> Marine d'Escobar :**

« Parlons maintenant de ce degré supérieur de vertu, que l'on peut comparer à l'or pur. C'est là une très excellente disposition pour que Dieu opère dans l'âme son œuvre de bonté, de sagesse et de miséricorde, c'est-à-dire pour qu'il lui accorde les grâces extraordinaires, qu'il la visite par lui-même ou par ses saints, *qu'il lui manifeste son être* et les secrets divins, qu'il lui donne à goûter et à expérimenter les biens dont elle jouira au ciel. Cela est tellement vrai, qu'à mes yeux il est absolument certain que la bonté de Dieu *ne laissera de côté aucune de ces âmes de choix*; seulement il donnera plus ou moins, suivant son bon plaisir et sa sagesse, ou suivant la disposition de l'âme. S'il fait le contraire, ce sera *un cas exceptionnel*, extraordinaire, dû à des raisons spéciales. Mais, normalement, Dieu agit comme je l'ai indiqué; et plus la vertu de l'âme sera parfaite et sublime, plus, selon moi, elle traitera familièrement avec Dieu, *et Dieu avec elle*, la comblant de ses dons spéciaux. Si Dieu ne se communique pas aux âmes avec abondance, c'est, à mon avis, uniquement à cause de *l'imperfection de leurs vertus* » (t. I, l. V, ch. xxiii, § 4).

« Dieu veut se communiquer à ceux qui l'aiment ardemment; de même qu'un grand roi ouvre son cœur et ses secrets à ses familiers. Ce prince peut avoir deux motifs : ou bien, il veut charger un de ses ministres d'une affaire importante, avantageuse à l'État; ou bien, il est poussé simplement par sa vive affection. Il ne sait rien lui cacher de ses pensées, il aime à s'entretenir avec lui, à le réjouir par cette confiance...; sa joie est de récompenser magnifiquement son amour, sa fidélité, en s'ouvrant pleinement à lui. Notre grand Dieu et souverain Seigneur agit de même par rapport à ses serviteurs qui l'aiment **de tout cœur** » (*ibid.*, § 5). Voir ch. xxviii, 26 bis.



19. — Il en est de même pour l'**office chanté au chœur**. Voulant me rendre compte des faits (au lieu de m'abandonner à des idées a priori), je me suis livré, sur ce sujet, à plusieurs enquêtes dans des couvents contemplatifs.

*La réponse la plus générale* a été qu'il y a une petite gêne, mais facile à vaincre. Tout au moins, ajoutait-on, on peut arriver à réciter matériellement les paroles ; l'attention principale restant fixée sur l'action divine intérieure.

Par grande exception seulement, d'autres ont déclaré que la gêne pouvait être très forte ; et d'autres enfin, tout au contraire, qu'on n'avait jamais entendu poser cette difficulté.

Il est à désirer que cette enquête soit reprise.

20. — La première de ces réponses semble donc exprimer le mieux les **faits habituels**. Une fois qu'on les admet, il reste à en donner la raison.

L'explication est la même que ci-dessus. Dans la récitation en commun, ou pendant le chant, le corps exécute beaucoup de mouvements, les poumons sont fortement en jeu, les yeux sont attentifs au texte, et remuent. Puis on ne prononce les versets des psaumes que de deux en deux. Par suite les efforts, au lieu d'être continus, sont facilités par une suite de petits repos. Le bruit environnant contribue aussi à détourner d'une union trop forte. Mais il donne de plus une facilité spéciale pour la récitation et aide ainsi à lutter contre la ligature, car il est rythmé et produit par là un entraînement, un besoin d'imitation. Les physiologistes disent que, de la sorte, les mouvements deviennent automatiques, parce que les sons rythmés agissent directement sur nos organes. La volonté n'a plus grand effort à faire, et par suite, il y a plus de facilité (1).

23. — **Quiétude priante**. Nous avons vu que, pour certains actes, il y a plus ou moins *liberté*, et non ligature des puissances. Parfois même on y éprouve l'opposé de la ligature ; c'est l'*impulsion* des puissances. Par exemple, une demande se produit, comme un jet presque irrésistible ; on a ce qu'on peut appeler *la quiétude priante*. Cet élan présente un contraste curieux avec le repos que l'on continue à sentir. On dirait la vivacité d'un jet d'eau, au milieu d'un bassin tranquille.

23 bis. — J'ai dit aussi (ch. XI, 7) qu'il existe un état appelé jubilation. On sent alors le besoin de s'épancher en colloques ardents, ou même de chanter. Quand ce fait se présente dans la quiétude, c'est encore une exception partielle à la ligature. On peut appeler cette espèce la **quiétude de jubilation**.

Examinons **quatre cas**, en laissant encore de côté celui où la quietude est très faible.

**25.** — 1° Il est généralement facile pendant la quietude de penser à la *personne* de Notre-Seigneur ou d'un saint, pourvu que ce soit d'une *manière simple*, sans discours, et qu'il y ait des interruptions. On peut ainsi produire de temps en temps des actes d'amour envers le Sauveur.

**26.** — 2° Pour certaines personnes, ou à certains moments, il en est de même pour les *mystères* pourvu qu'on les envisage encore d'une *manière simple*, par exemple, en se souvenant avec amour des dispositions intérieures que Notre-Seigneur ou la S<sup>te</sup> Vierge avaient dans tel événement.

**27.** — 3° Le contraire arrive, si on veut se livrer à des *développements*, parcourir les circonstances d'un fait historique. On trouverait alors une vraie résistance; à moins que l'esprit ne se porte comme de lui-même à ces considérations.

**28.** — 4° Lorsqu'on sera arrivé à la *période de l'extase* (parfois même avant cette période), on retrouvera une grande facilité à contempler les mystères. Mais cela tiendra à ce que Dieu enverra une lumière spéciale, et non à ce que la faculté de discourir aura reparu.

On voit alors plusieurs choses différentes dans un même rayon qui est simple; notre propre industrie ne pourrait y réussir. De même au ciel nous aurons, sans recherche, plusieurs connaissances simultanées.

**29.** — **Conséquence.** Il suit de cette dernière remarque que la quietude doit être considérée comme une période de transition, dans laquelle certains exercices sont rendus difficiles, mais temporairement. Si on monte plus haut, on les retrouve, et sous une forme plus parfaite.

**30.** — **Accusation d'oisiveté.** Cette accusation a été souvent lancée contre l'oraison de quietude. Il y a un fondement apparent. L'absence assez marquée d'images et de discours semble, à première vue, laisser l'âme un peu vide, et la ligature paraît renforcer ce manque d'occupation. Puis on trouve qu'on n'apprend rien de nouveau comme doctrine.

**31.** — **Réponse.** 1° L'âme a au contraire une *occupation très parfaite*: penser à Dieu, le sentir présent et l'aimer; sans compter toutes les réflexions qui s'ajoutent d'elles-mêmes à cet état. Il n'y

---

## **Pax et bonum !**

Consectetur arcu ipsum ornare pellentesque vehicula, in vehicula diam, ornare magna erat felis wisi a risus. Justo fermentum id. Malesuada eleifend, tortor molestie, a a vel et. Mauris at suspendisse, neque aliquam faucibus adipiscing, vivamus in. Wisi mattis leo suscipit nec amet, nisl fermentum tempor ac a, augue in eleifend in venenatis, cras sit id in vestibulum felis in, sed ligula. In sodales suspendisse mauris quam etiam erat, quia tellus convallis eros rhoncus diam orci, porta lectus esse adipiscing posuere et, nisl arcu vitae laoreet. Congue porta scelerisque praesent at, lacus vestibulum et at dignissim cras urna, ante convallis turpis dui lectus sed aliquet, at et ultricies.

---

Pax et bonum ! Morbi integer molestie, amet suspendisse morbi, amet maecenas, a maecenas mauris neque proin nisl mollis. Suscipit nec ligula ipsum orci nulla, in posuere ut quis ultrices, lectus primis vehicula velit hasellus lectus, vestibulum orci laoreet inceptos vitae, at consetetur amet et consetetur. Praesent integer leo orci aliquam, nibh a. Diam nobis, erat natoque integer fringilla viverra. Fermentum pede fringilla urna semper, pede quam scelerisque et enim in commodo, dictum a consequatur arcu adipiscing volutpat.